

INSTITUT PSYCHANALYTIQUE DE L'ENFANT
Université Populaire Jacques-Lacan

BIBLIOGRAPHIE



6^e
JOURNÉE
D'ÉTUDE

LA SEXUATION DES ENFANTS

L'atelier bibliographique

Une bibliographie sur *la sexuation des enfants*, quelle affaire, quand nulle part dans le corpus analytique les termes ne cohabitent, quand les positions de jouissance résistent au dire, et que la chose sans arrêt nous ramène à une différence entre les sexes qui ne cesse pas de ne pas s'écrire...

« Nous sommes dans un atelier. » Ainsi dit Jacques-Alain Miller dans *Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre*, quand émerge chez Lacan la formule qui remaniera tout son enseignement : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Gardons la formule, et élargissons l'angle : nous sommes, avec cette bibliographie, dans un atelier – celui des concepts forgés par la psychanalyse pour rendre compte de la manière dont les êtres parlants se débrouillent de la question des sexes, la « sexuation » constituant la dernière manière lacanienne de s'y rapporter.

Ce terme de sexuation n'apparaît que tardivement dans le vocabulaire analytique. Lacan en use, après le Séminaire *...ou pire*, pour nommer les formules logiques inventées pour distinguer des positions de jouissance. Jacques-Alain Miller l'extrait dès le début de son enseignement comme un signifiant chargé de rupture ; il le propose aujourd'hui à l'Institut de l'Enfant pour éclairer d'un jour nouveau ce que l'expérience analytique et l'époque permettent de saisir quant à la façon dont le sexe vient aux enfants.

Il faut, pour s'y retrouver, revenir à Freud et au Lacan d'avant la sexuation. Le savoir élaboré par la psychanalyse n'est pas statique ; il est constamment en mouvement, se réinterrogeant sans cesse, allant parfois jusqu'à la contradiction. Pour cette première présentation de la bibliographie, c'est un parcours chronologique dans les œuvres que nous proposons, pour cerner l'émergence et le rayonnement de cette question de la sexuation – dont on ne trouvera la première occurrence qu'à la page 37.

Il faut à l'enfant faire avec un corps affecté de jouissance : cela, Freud l'avait pressenti dès ses premières élaborations de la sexualité infantile. Qu'il y ait des hommes et des femmes est par ailleurs une énigme qu'il cherche à résoudre en comparant, en regardant, en se questionnant, en rejetant, en s'identifiant, en parlant... pour à son tour *prendre position*. On pourrait dire que tout commence, en matière de sexuation des enfants, avec le petit Hans, et jusqu'à la toute fin de son enseignement Lacan y revient – sa « Conférence à Genève sur le symptôme » en 1975 en donne une lecture renouvelée. Suivons ce fil, tendu jusqu'à nous par J. A. Miller et Éric Laurent.

Depuis plusieurs mois, une équipe de lecteurs rigoureux et attentifs s'est mise au travail pour recueillir le plus vif de ces élaborations, dans les textes de S. Freud, J. Lacan, J.-A. Miller et É. Laurent. Nous vous invitons à découvrir, dans cette première version de la bibliographie, une sélection de leurs précieuses lectures. Cette sélection servira, nous l'espérons, le travail de l'Atelier de l'Institut de l'Enfant dans la préparation de sa prochaine Journée. Et la bibliographie se nourrira, en retour, des avancées des travaux de l'Atelier, qui la feront évoluer, s'étoffer et se recomposer.

Vous pourrez aussi découvrir sur le site, à la rubrique « Bibliographie », un fichier préparé par Deborah Gutermann-Jacquet de références dites « hors-champ », qui propose une vaste sélection d'ouvrages touchant au thème et relevant d'autres discours et d'autres savoirs que celui issu de l'expérience analytique. L'Institut de l'Enfant continue à s'entretenir avec d'autres discours.

L'équipe

Les responsables :

Claire Brisson et Michel Héraud, avec Deborah Gutermann-Jacquet

Les lecteurs :

Romain Aubé – Aurore Autissier-Capeau – Fatiha Belghomari – Pierre Bonny – Frédérique Bouvet – Marie Brémond – Valérie Bussièrès – Christine Carteron – Emilie Diallo – Jean-Noël Donnart – Quentin Dumoulin – Sophie Gaillard – Zoubida Hammoudi – Stéphanie Haug – Catherine Heule – Alexandre Hughes – Nicolas Jeudy – Pierre Jacobs – Morgane Léger – Christophe Le Poëc – Fanny Levin – Guillaume Libert – Isabelle Magne – Marie-Cécile Marty – Martine Matteudi Correch – Bérengère Nicolas – Élisabeth Noël-Germain – Danièle Olive – Audrey Renault – Michèle Rivoire – Christelle Sandras – Anne-Marie Sudry – Thomas Roïc – Maria Torres Ausejo – Wendy Vives Leiva.

Pour naviguer dans le fichier : cliquer sur une ligne du sommaire, utiliser la fonction « signet » du PDF.

Sommaire

S. FREUD	4
Textes	4
J. LACAN	16
I- Écrits	16
II- Autres écrits	20
III- Le Séminaire	22
IV- Textes	39
J.-A. MILLER	43
I – Lettres à l’opinion éclairée	43
II- Textes	43
III- L’orientation lacanienne	46
É. LAURENT	64
Textes	64

S. FREUD

Textes

Trois essais sur la théorie de la sexualité, (1905), Paris, Gallimard, Coll. idées NRF, 1962.

« Le premier problème qui le préoccupe [l'enfant], en conformité avec son développement, n'est pas de savoir en quoi consiste la différence des sexes, mais la grande énigme : d'où viennent les enfants ? [...] Qu'il y ait deux sexes, l'enfant l'accepte sans objection et sans y attacher beaucoup d'importance. »

p. 91.

« Les petits garçons ne mettent pas en doute que toutes les personnes qu'ils rencontrent ont un appareil génital semblable au leur ; il ne leur est pas possible de concilier l'absence de cet organe avec l'idée qu'ils se forment d'autrui. [...] Les petits garçons maintiennent même avec ténacité cette conviction, la défendent contre les faits contradictoires que l'observation ne tarde pas à leur révéler, et ils ne l'abandonnent souvent qu'après avoir passé par de graves luttes intérieures (complexe de castration). »

p. 91-92.

« La petite fille, par contre, ne se refuse pas à accepter et à reconnaître l'existence d'un sexe différent du sien, une fois qu'elle a aperçu l'organe génital du garçon ; elle est sujette à l'envie de pénis qui la porte au désir, si important plus tard, d'être à son tour un garçon. »

p. 92.

« Les enfants se préoccupent aussi beaucoup de savoir en quoi peut consister le rapport des sexes, ou, comme ils disent, le fait d'être mariés ; la solution à laquelle ils s'arrêtent d'habitude est une union qui s'accomplirait au moment de la miction ou de la défécation. »

p. 93.

« L'enfant dans ces recherches sexuelles est toujours solitaire ; c'est pour lui un premier pas en vue de s'orienter dans le monde, et il se sentira étranger aux personnes de son entourage, qui jusque-là avaient eu sa pleine confiance. »

p. 94.

« Le développement des inhibitions sexuelles (pudeur, dégoût, pitié) s'accomplit de bonne heure chez les petites filles, et rencontre moins de résistance que chez les petits garçons. Chez les filles également, le penchant au refoulement sexuel paraît jouer un plus grand rôle, et lorsque les pulsions sexuelles partielles se manifestent, elles prennent de préférence la forme passive. Toutefois, l'activité érotique des zones érogènes est la même pour les deux sexes, et ceci empêche que, dans l'âge infantile, la différence sexuelle soit aussi manifeste qu'elle le sera après la puberté. Si on prend en considération les manifestations autoérotiques et masturbatoires, on peut émettre la thèse que la sexualité des petites filles

a un caractère foncièrement mâle. Bien plus, en attachant aux conceptions de mâle et de femelle des notions plus précises, on peut affirmer que la libido est, de façon constante et régulière, d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, homme ou femme. »

p. 128-129.

« Les théories sexuelles infantiles », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« La première de ces théories est liée au fait que sont négligées les différences entre les sexes, négligence dont nous avons souligné dès le départ qu'elle était caractéristique de l'enfant. Cette théorie consiste à *attribuer à tous les humains, y compris les êtres féminins, un pénis*, comme celui que le petit garçon connaît à partir de son propre corps. Précisément dans cette constitution sexuelle que nous devons considérer comme "normale", le pénis, déjà pour l'enfant, est la zone érogène directrice, l'objet sexuel auto-érotique primordial et la valeur qu'il lui accorde trouve son reflet logique dans l'incapacité où il est de se représenter une personne semblable au moi sans cet élément essentiel. Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est déjà assez fort pour faire violence à la perception ; au lieu de constater le manque du membre, il dit *régulièrement* en guise de consolation et de conciliation : c'est que le... est encore petit ; mais quand elle sera plus grande, il grandira bien. »

p. 19.

« On peut aisément observer que la petite fille partage pleinement l'estimation de son frère ; elle développe un grand intérêt pour cette partie du corps du petit garçon ; mais cet intérêt se voit aussitôt commandé par l'envie. La petite fille se sent désavantagée, elle fait des tentatives pour uriner dans la position qui est permise au petit garçon du fait qu'il possède le grand pénis et quand elle réprime ce désir : j'aimerais mieux être un garçon, nous savons à quel manque ce désir doit remédier. »

p. 20-21.

« Si l'enfant pouvait suivre ce que lui indique l'excitation du pénis, il se rapprocherait un peu de la solution de son problème. Que l'enfant croisse dans le corps de la mère n'est manifestement pas une explication suffisante. Comment y entre-t-il ? Qu'est-ce qui déclenche son développement ? Que le père y soit pour quelque chose, c'est vraisemblable ; il dit bien que l'enfant est aussi son enfant. D'un autre côté, le pénis a aussi, sans aucun doute, sa part dans ces processus mystérieux, il en témoigne par son excitation qui accompagne tout ce travail de pensée. A cette excitation sont liées des impulsions que l'enfant ne sait pas interpréter, impulsions obscures à une action violente : pénétrer, casser, percer des trous partout. »

p. 21.

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », *Cinq psychanalyses*, (1909), Paris, Seuil, 1994.

« C'est dans ce but que, depuis des années, j'incite mes élèves et mes amis à recueillir des observations sur la vie sexuelle des enfants, sur laquelle on ferme d'ordinaire adroitement les yeux ou que l'on nie de propos délibéré. Parmi le matériel qui, par suite de ces requêtes, vint entre mes mains, les rapports que je recevais, à intervalles réguliers, du petit Hans, acquièrent bientôt une place prépondérante. »

p. 94.

« Les premières communications relatives à Hans datent du temps où il n'avait pas encore tout à fait 3 ans. Il manifestait alors, par divers propos et questions, un intérêt tout particulièrement vif pour cette partie de son corps qu'il était accoutumé à désigner du nom de "fait-pipi". »

p. 94-95.

« Pourquoi ces jeunes investigateurs ne constatent-ils pas ce qu'ils voient vraiment, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de fait-pipi ? Pour notre petit Hans nous pouvons du moins donner l'explication complète de sa perception erronée. Nous savons qu'il était arrivé, du fait de soigneuses opérations inductives, à la proposition générale que tout être vivant, en opposition aux objets inanimés, possède un fait-pipi. Sa mère l'avait fortifié dans cette conviction en lui donnant des renseignements affirmatifs en ce qui concernait les personnes soustraites à sa propre observation. Il est maintenant tout à fait incapable de renoncer à son acquisition intellectuelle de par la seule observation faite sur sa petite sœur. Il juge en conséquence que le fait-pipi existe également ici, il est seulement encore très petit, mais il va grandir, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que celui d'un cheval. »

p. 98, note 3.

« "Il assiste au bain de sa sœur, âgée de trois mois, et dit, d'un ton de pitié : 'Elle a un tout petit, tout petit fait-pipi'. On lui fait cadeau d'une poupée comme jouet ; il la déshabille, l'examine avec soin et dit : 'Mais son fait-pipi est tout petit, tout petit !' Nous avons déjà appris que cette formule lui rend possible de continuer à croire à sa découverte." »

p. 99-100.

« Un cousin, âgé de cinq ans, est en visite chez Hans, lui-même maintenant âgé de quatre ans. Hans l'embrasse sans cesse et dit une fois au cours d'une de ces tendres embrassades : "Comme je t'aime ! Comme je t'aime. !" Ceci est le premier, non le dernier trait d'homosexualité que nous rencontrerons chez Hans. »

p. 100-101.

« Le père de Hans a noté encore une observation datant de la période qui suivit immédiatement le retour de la famille à Vienne : “Hans (4 ans 1/2) assiste de nouveau au bain de sa petite sœur et commence à rire. On lui demande : ‘Pourquoi ris-tu ?’

Hans : ‘Je ris du fait-pipi d’Anna.’

‘Pourquoi ?’ — ‘Parce que son fait-pipi est si beau.’ “La réponse n’est naturellement pas sincère. Le fait-pipi lui semblait en réalité comique. C’est, de plus, la première fois qu’il reconnaît aussi expressément la différence entre les organes génitaux masculins ou féminins, au lieu de la nier.” »

p. 105.

« les explications [...] fournies, relatives à l’absence de fait-pipi chez les femmes, n’ont au premier abord pas été admises par lui. Il déplore qu’il en soit ainsi et maintient en imagination son point de vue précédent ».

p. 113.

« Existe-t-il donc vraiment des créatures qui ne possèdent pas de fait-pipi ? Alors ce ne serait plus si incroyable que l’on put lui enlever le sien, et faire de lui, pour ainsi dire, une femme ! »

p. 115-116.

« Je suppose que la finesse de son oreille a fort bien perçu la différence des bruits quand un homme ou une femme urine. »

p. 137.

« Mais bien que les sensations éprouvées dans son pénis l’eussent ainsi mis sur la voie de postuler le vagin, il ne pouvait pourtant pas résoudre l’énigme, puisqu’à sa connaissance n’existait rien de semblable à ce que son pénis réclamait ; tout au contraire, la conviction que sa mère possédait un “fait-pipi” tel que le sien barrait le chemin à la solution du problème. »

p. 189.

« Remarques psychanalytiques sur l’autobiographie d’un cas de paranoïa (Le Président Schreber) », (1911), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« L’idée d’une transformation en femme avait été le trait saillant, le premier germe du système délirant. Elle se révéla encore comme en étant la seule partie qui survécût au rétablissement du malade, la seule qui sût garder sa place dans l’activité réelle du malade après sa guérison. »

p. 272.

« Mais, de même que la foi en Dieu qu'il avait retrouvée était d'une nature à part, de même la partie de la jouissance sexuelle qu'il avait reconquise présentait un caractère tout à fait insolite. Ce n'était plus la liberté sexuelle d'un homme, mais la sensibilité sexuelle d'une femme ; il avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu. »

p. 281.

« Ce stade [narcissisme] consiste en ceci : l'individu en voie de développement rassemble en une unité ses instincts sexuels, qui, jusque-là, agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps, pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une personne étrangère. [...] Dans ce "soi-même" [...] les organes génitaux constituent peut-être déjà l'attrait primordial. L'étape suivante conduit au [...] choix homosexuel de l'objet ; puis, de là, à l'hétérosexualité. [...] Et les théories sexuelles infantiles, qui attribuent d'abord aux deux sexes les mêmes organes génitaux, doivent exercer sur ce fait une très grande influence. »

p. 306.

« Pour introduire le narcissisme », (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 2002.

« quelle est la relation du narcissisme [...] avec l'auto-érotisme que nous avons décrit comme un état de la libido à son début ? [...] pourquoi est-il, somme toute, nécessaire de distinguer encore une libido sexuelle d'une énergie non sexuelle des pulsions du moi ? »

p. 84.

« Les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme. »

p. 84.

« Pulsions et destins des pulsions », (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio/essais, 1994.

« L'opposition actif – passif se fond plus tard dans l'opposition masculin – féminin qui, jusque-là, n'avait pas de signification psychologique. La soudure de l'activité avec la masculinité, celle de la passivité avec la féminité existent bien comme fait biologique, mais ce fait n'est en aucune manière aussi régulièrement impératif et exclusif que nous sommes enclins à l'admettre. »

p. 35-36.

« Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », (1917), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« selon toute apparence dans les productions de l'inconscient – idées, fantasmes et symptômes – les concepts d'*excrément* (argent, cadeau), d'*enfant* et de *pénis* se séparent mal

et s'échangent facilement entre eux. [...] C'est dans les relations entre "enfant" et "pénis" qu'il est le plus aisé de le constater. Il n'est sans doute pas indifférent que, dans la langue symbolique du rêve aussi bien que dans celle de la vie quotidienne, un symbole commun peut être substitué à l'un et à l'autre. L'enfant, tout comme le pénis, s'appelle le "*petit*". C'est un fait connu que souvent la langue symbolique ne tient pas compte de la différence des sexes. Le "petit" qui à l'origine signifiait le membre viril, a donc pu secondairement servir à désigner l'organe génital féminin ».

p. 107-108.

« Nous pourrions indiquer quel destin connaît le désir infantile d'avoir un pénis lorsque les conditions de la névrose sont absentes dans la vie ultérieure. Il se change alors en désir de *l'homme*, autrement dit, il agrée l'homme en tant qu'appendice du pénis. Par ce changement, une motion dirigée contre la fonction sexuelle féminine devient une motion qui lui est favorable. »

p. 108-109.

« Il est beaucoup plus facile de reconnaître chez l'homme une autre pièce de cette connexion. Elle s'établit quand l'enfant a fait l'expérience au cours de ses investigations sexuelles du défaut de pénis chez la femme. Le pénis est alors reconnu comme quelque chose que l'on peut séparer du corps et est identifié comme analogue de l'excrément qui était la première pièce de substance corporelle à laquelle on a dû renoncer. C'est ainsi que le vieux défi anal entre dans la constitution du complexe de castration. L'analogie organique par laquelle le contenu de l'intestin représentait le précurseur du pénis pendant la phase prégénitale ne peut être considérée comme étant un motif : mais elle trouve un substitut psychique au travers des investigations sexuelles. »

p. 111-112.

**« Développement de la libido et organisations sexuelles », (1917),
*Leçons d'introduction à la psychanalyse, Paris, PUF, 2013.***

« Nous pouvons donc indiquer à présent quelle forme prend la vie sexuelle de l'enfant avant que ne se trouve instauré le primat des organes génitaux, primat qui se prépare dans la première époque infantile, antérieure à la période de latence, et qui s'organise de façon permanente à partir de la puberté. Il existe dans cette époque antérieure une sorte d'organisation lâche que nous nommerons prégénitale. Or, dans cette phase, ce ne sont pas les pulsions partielles génitales qui se trouvent au premier plan, mais les pulsions sadiques et anales. L'opposition masculin-féminin ne joue encore aucun rôle ici ; ce qui prend sa place c'est l'opposition entre actif et passif, que l'on peut désigner comme le précurseur de la polarité sexuelle, avec laquelle elle se soude d'ailleurs par la suite. Ce qui nous apparaît comme masculin dans les activités de cette phase, quand nous les considérons à partir de la phase génitale, se révèle être l'expression d'une pulsion d'emprise qui déborde facilement dans le domaine du cruel. Des tendances à but passif se rattachent à la zone érogène de l'issue intestinale, très significative à cette époque. »

p. 338.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1981.

« Il aurait commencé par être un enfant très doux, très docile et même tranquille, de sorte qu'on avait coutume de dire qu'il eût dû être la fille et sa sœur aînée le garçon. Mais un jour ses parents, en revenant de leur voyage d'été, le trouvèrent transformé. »

p. 331.

« le patient se rappela soudain un fait : sa sœur, "alors qu'il était encore très petit, dans le premier domaine", l'avait séduit en l'induisant à des pratiques sexuelles. D'abord surgit un souvenir : au cabinet, où les enfants allaient souvent ensemble, elle lui avait fait cette proposition : "Montrons-nous nos panpans", et elle avait fait suivre la parole de l'acte. Ensuite, la partie la plus essentielle de la séduction fut mise en lumière, avec tous les détails de temps et de lieu ».

p. 334.

« D'après ces fantasmes, ce n'est pas lui qui aurait joué le rôle passif vis-à-vis de sa sœur, tout au contraire, il se serait montré agressif. Repoussé et puni pour avoir voulu voir sa sœur nue, il aurait, pour cette raison, manifesté ces colères si célèbres dans la tradition familiale. Il convenait aussi d'impliquer la gouvernante dans cette histoire, cette même gouvernante que la mère et la grand-mère tenaient pour la principale responsable des accès de rage. »

p. 335.

« Comment le petit garçon réagit-il aux séductions de sa sœur aînée ? Par un refus, mais un refus concernant la personne et non la chose. La sœur ne lui agréait pas comme objet d'amour, sans doute parce que leurs relations avaient déjà été déterminées dans un sens hostile de par leur rivalité dans l'amour des parents. Il s'écarta d'elle et d'ailleurs les sollicitations de sa sœur cessèrent bientôt. »

p. 338.

« Fait très important : dans le souvenir du patient, d'autres fantasmes d'une sorte bien différente émergèrent aussi en même temps, fantasmes dont le contenu était que des garçons étaient châtiés et battus, particulièrement battus sur le pénis. [...] L'analyse ne laisse subsister aucun doute : ces aspirations passives étaient apparues en même temps que les actives-sadiques, ou très tôt après elles ».

p. 340.

« Le père était redevenu son objet d'amour ; l'identification était, en conformité avec ce stade plus élevé de développement, remplacée par le choix d'objet ; la transformation de l'attitude active en une attitude passive était la conséquence et l'indice de la séduction ayant eu lieu entre-temps. »

p. 341.

« L'enfant se serait soudain réveillé et aurait vu devant lui une scène de mouvement violent qu'il regarda, toute son attention tendue. Dans un cas, la déformation consisterait à échanger le sujet contre l'objet, l'activité contre la passivité, "être regardé" contre "regarder" ; dans l'autre cas, elle consisterait à changer une chose en son contraire : le repos à la place du mouvement. »

p. 348.

« L'enfant avait, dans ce rêve, atteint une nouvelle phase de son organisation sexuelle. Les contraires sexuels avaient été jusqu'alors pour lui *actif* et *passif*. Depuis sa séduction, son objectif sexuel était passif, consistait à avoir les organes génitaux touchés, cet objectif ensuite se transforma, sous l'influence de la régression au stade antérieur sadique-anal, en celui, masochique, d'être battu, puni. [...] La réactivation de la scène primitive dans le rêve ramenait à présent l'enfant à l'organisation génitale. Il découvrait le vagin et la signification biologique de mâle et de femelle. Il comprenait maintenant qu'actif équivalait à mâle et passif à femelle. »

p. 357.

« Quand il vit la jeune bonne par terre, en train de frotter le plancher, à genoux, les fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle l'attitude que sa mère avait prise pendant la scène du coït. Elle devint pour lui sa mère ; en vertu de la réactivation de cette image, l'excitation sexuelle s'empara de lui et il se comporta alors envers elle en mâle, comme son père, dont il n'avait pu autrefois comprendre l'action qu'en y voyant une miction. Uriner sur le plancher était au fond, de sa part, une tentative de séduction, et la jeune bonne y répondit par une menace de castration, tout comme si elle avait compris le petit garçon. »

p. 396.

« Une question se pose ici : sommes-nous justifiés à voir une preuve de l'excitation sexuelle du petit garçon dans le fait qu'il ait uriné debout, pendant que la fille de service lavait à genoux le plancher ? Cette excitation témoignerait alors de l'influence d'une impression antérieure, qui pourrait aussi bien être de fait la scène primitive qu'une observation réalisée avant 2 ans 1/2 sur des animaux. Ou bien cette situation relative à Grouscha était-elle absolument innocente, et la scène entière fut-elle sexualisée seulement plus tard, après que l'enfant eut été amené à reconnaître l'importance de situations analogues ? »

p. 399.

« Être né de son père seul, comme il le croyait au début, être satisfait sexuellement par lui, lui donner un enfant au prix de sa virilité, tous ces souhaits, exprimés dans le langage de l'érotisme anal, ferment le cercle de la fixation au père et, par eux, l'homosexualité trouve son expression la plus extrême et la plus intime. »

p. 403.

« La scène avec Grouscha (à 2 ans 1/2) nous fait voir le petit garçon au début d'une évolution qui mérite le nom de normale, à l'exception peut-être de sa précocité. Identification au père, érotisme urétral représentant la masculinité. [...] On a cependant l'impression que la séduction ne se borne pas à favoriser le développement sexuel, mais le trouble et le dévie aussi à un haut degré. Elle fournit à l'enfant un objectif sexuel passif, incompatible au fond avec l'activité de l'organe viril. »

p. 408.

« Le tabou de la virginité », (1918), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« La psychanalyse croit avoir deviné qu'une pièce capitale motivant l'attitude de rejet narcissique, mêlé de beaucoup de mépris, de l'homme à l'égard de la femme doit être attribué au complexe de castration et à l'influence de ce complexe sur le jugement porté sur la femme. »

p. 72.

« L'analyse de nombreuses névrotiques nous a appris qu'elles passent au début de leur vie par un stade où elles envient leur frère qui possède un signe de masculinité dont le défaut chez elle (ou plus exactement sa réduction) fait qu'elles se sentent lésées et négligées. Nous rangeons cette "envie de pénis" dans le complexe de castration. Si l'on entend comme "viril" le fait de vouloir être un homme, on peut qualifier ce comportement de "protestation virile", qualification forgée par Adler pour proclamer que ce facteur est un agent de la névrose en général. »

p. 76-77.

« Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« La littérature de l'homosexualité a coutume de ne pas séparer assez nettement la question du choix objectal de celle de l'attitude et du caractère sexuels, comme si toute décision concernant l'un des deux points s'appliquait nécessairement à l'autre. L'expérience montre cependant le contraire. Un homme qui a des qualités viriles prédominantes peut dans la vie amoureuse, en ce qui concerne l'objet, être inverti, c'est-à-dire n'aimer que des hommes au lieu de femmes. Un homme dans le caractère duquel les qualités féminines prédominent de façon évidente et dont le comportement en amour est celui d'une femme, devrait, en raison de cette attitude féminine se tourner vers l'homme en le prenant pour objet d'amour. Il peut cependant être hétérosexuel, ne pas présenter plus d'inversion quant à l'objet que n'en présente en général un homme normal. La même remarque s'applique aux femmes, chez elles non plus le caractère psychique sexuel et le choix objectal ne coïncident pas nécessairement. »

p. 268-269.

« L'organisation génitale infantile », (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Le caractère principal de cette "*organisation génitale infantile*" est en même temps ce qui la différencie de l'organisation génitale définitive de l'adulte. Il réside en ceci que, pour les deux sexes, *un seul organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*. »

p. 114.

« Le petit garçon perçoit certainement la différence entre les hommes et les femmes, mais, tout d'abord, il n'a pas l'occasion de la mettre en relation avec une diversité de leurs organes génitaux. Il lui est naturel de supposer chez tous les autres êtres vivants, humains et animaux, l'existence d'un organe génital semblable à celui qu'il possède lui-même. »

p. 114.

« Au cours de ces recherches l'enfant parvient à cette découverte que le pénis n'est pas un bien commun à tous les êtres qui lui ressemblent. La vue fortuite des organes génitaux d'une petite sœur ou d'une compagne de jeu en fournit l'occasion [...] On sait comment ils réagissent aux premières impressions provoquées par le manque de pénis. Ils nient ce manque et croient voir malgré tout un membre [...] et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective : auparavant, en tout cas, il a bien été là et par la suite il a été enlevé. »

p. 115.

« Nous avancerons seulement : *on ne peut apprécier à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus*. »

p. 115.

« Pour l'enfant, être femme ne coïncide donc pas encore avec manque de pénis. »

p. 116.

« Au stade de l'organisation pré-génitale sadique-anale il n'est pas encore question de masculin et féminin, l'opposition entre *actif* et *passif* est celle qui domine. Au stade suivant, celui de l'organisation génitale infantile, il y a bien un *masculin*, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : *organe génital masculin* ou *châtré*. C'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec *masculin* et *féminin*. »

p. 116.

« Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », (1925), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Il y a une opposition intéressante entre le comportement d'un sexe et celui de l'autre : dans un cas analogue, quand le petit garçon aperçoit de prime abord la région génitale de la petite fille, il se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout ; il ne voit rien ou bien par un déni il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère. [...]

Il en va autrement pour la petite fille. D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir.

C'est ici que se branche ce qu'on appelle le complexe de masculinité de la femme. »

p. 127.

« Les analyses de la période phallique la plus reculée m'ont maintenant appris que, chez la fille, peu après les signes de l'envie du pénis, apparaît une intense réaction contre l'onanisme ».

p. 129.

« Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, *dans ce dessein*, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme.

p. 130.

« Dostoïevski et le parricide », (1928), *Résultats, Idées, Problèmes, Tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Une autre complication survient quand chez l'enfant le facteur constitutionnel que nous appelons la bisexualité se trouve être plus fortement développé. Alors la menace que la castration fait peser sur la masculinité renforce l'inclination [du garçon] à se replier dans la direction de la féminité, à se mettre à la place de la mère et à tenir le rôle de celle-ci comme objet d'amour pour le père. Seulement l'angoisse de castration rend également cette solution impossible. On comprend que l'on doit aussi assumer la castration si l'on veut être aimé de son père comme une femme. Ainsi les deux motions, la haine du père et l'énamoration pour le père, tombent sous le coup du refoulement. »

p. 168.

« Sur la sexualité féminine », (1931), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977.

« Nous avons bien renoncé depuis longtemps à nous attendre à un parallélisme étroit entre le développement sexuel masculin et féminin. »

p. 140.

« La vie sexuelle de la femme se divise régulièrement en deux phases dont la première a un caractère masculin ; seule la seconde est spécifiquement féminine. »

p. 142.

« La féminité », (1933), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, folio/essais, 2004.

« Les proportions dans lesquelles masculin et féminin se mêlent dans un individu sont soumises à des variations considérables. [...] abstraction faite de cas rarissimes, un même individu ne forme qu'une seule espèce de produit sexuel – des ovules ou des spermatozoïdes ».

p. 153.

« Si vous me dites maintenant que ces faits contiennent justement la preuve que les hommes, comme les femmes, sont bisexuels au sens psychologique du terme, j'en conclurai que vous avez décidé à part vous de faire coïncider "actif" avec "masculin" et "passif" avec "féminin". Mais je vous le déconseille. Cela me paraît inopportun et n'apporte aucune connaissance nouvelle. »

p. 154-155.

« Chez celui-ci [le garçon], le complexe de castration se constitue après qu'il a appris, par la vue d'organes génitaux féminins, que le membre si valorisé par lui n'est pas nécessairement réuni au corps. »

p. 167.

« dans un bon nombre d'existences il se produit une alternance répétée de périodes dans lesquelles la masculinité ou la féminité a pris le dessus. Une part de ce que, hommes, appelons "l'énigme de la femme" dérive peut-être de cette expression de la bisexualité dans la vie féminine ».

p. 175-176.

J. LACAN

I- Écrits

« Le séminaire sur “La Lettre volée” », (avril 1956), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« C’est qu’à jouer la partie de celui qui cache, c’est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu’aux attributs de la femme et de l’ombre, si propices à l’acte de se cacher. »

p. 31.

« Ici le signe et l’être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l’emporte quand ils s’opposent. L’homme assez homme pour braver jusqu’au mépris l’ire redoutée de la femme, subit jusqu’à la métamorphose la malédiction du signe dont il l’a dépossédée.

Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu’elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l’effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n’a qu’à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir que seul “l’œil de lynx” du ministre a pu percer. »

p. 31.

« Cette adresse devient la sienne propre. Qu’elle soit de sa main ou d’une autre, elle apparaîtra comme d’une écriture féminine très fine et le cachet passant du rouge de la passion au noir de ses miroirs, il y imprime son propre sceau. »

p. 35.

« Mais dans les deux cas, il est significatif que la lettre qu’en somme le ministre s’adresse à lui-même, soit la lettre d’une femme : comme si c’était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant. [...] tout semble concerté pour que le personnage que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l’*odor di femina* la plus singulière. »

p. 35.

« Considérons pourtant de plus près cette explosion passionnelle, et spécialement quant au moment où elle survient d’une action dont le succès relève d’une tête si froide.

Elle vient juste après le moment où l’acte décisif de l’identification de la lettre étant accompli, on peut dire que Dupin déjà tient la lettre autant que de s’en être emparé, sans pour autant être encore en état de s’en défaire.

Il est donc bien partie prenante dans la triade intersubjective, et comme tel dans la position médiane qu’ont occupée précédemment la Reine et le Ministre. »

p. 37.

« C'est ainsi que Dupin, *de la place où il est*, ne peut se défendre contre celui qui interroge ainsi, d'éprouver une rage de nature manifestement féminine. L'image de haute volée où l'invention du poète et la rigueur du mathématicien se conjointaient avec l'impassibilité du dandy et l'élégance du tricheur, devient soudain pour celui-là même qui nous l'a fait goûter le vrai *monstrum horrendum*, ce sont ses mots, "un homme de génie sans principes". »

p. 39-40.

« La signification du phallus », (mai 1958), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud : [...] dans une régulation du développement qui donne sa *ratio* à ce premier rôle : à savoir l'installation dans le sujet d'une position inconsciente sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe, ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle, voire accueillir avec justesse ceux de l'enfant qui s'y procréé. »

p. 685.

« C'est seulement sur la base de faits cliniques que la discussion peut être féconde. Ceux-ci démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes et qui est de ce fait d'une interprétation spécialement épineuse chez la femme et par rapport à la femme ».

p. 686.

« Le phallus ici s'éclaire de sa fonction. Le phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais etc...) pour autant que ce terme tend à apprécier la réalité intéressée dans une relation. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise. »

p. 690.

« On pourrait ici ajouter que l'homosexualité masculine conformément à la marque phallique qui constitue le désir, se constitue sur son versant, – que l'homosexualité féminine par contre, comme l'observation le montre, s'oriente sur une déception qui renforce le versant de la demande d'amour. »

p. 695.

« Propos directs pour un Congrès sur la sexualité féminine », (sept. 1960), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« Souvenons-nous de l'avis que Freud répète souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif ? »

p. 731.

« Principe simple à poser, que la castration ne saurait être déduite du seul développement, puisqu'elle suppose la subjectivité de l'Autre en tant que lieu de sa loi. L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. »

p. 732.

« Il reste à prendre de la graine du naturel avec lequel telles femmes se réclament de leur qualité d'hommes, pour l'opposer au style de délire du transsexualiste masculin. Peut-être se découvre-t-il par là l'accès qui mène de la sexualité féminine au désir même. Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté (dont peut-être toute circoncision indique-t-elle la rupture symbolique) pour *se réaliser à l'envi* du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus. »

p. 735.

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », (juillet 1958), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« Un cauchemar qui fait partie de ce cortège, hantera jusqu'à la fin le sommeil de Gide, à ceci près que la crique qui le croque, à partir d'une certaine date, il la trouvera "rigolo". Mais toujours le désolera de son angoisse l'apparition sur la scène d'une forme de femme qui, son voile tombé, ne laisse voir qu'un trou noir, ou bien se dérobe en flux de sable à son étreinte. A quoi répond en lui un autre abîme, celui qui s'ouvre dans sa jouissance primaire : la destruction d'un jouet aimé, les bras rompus soudain, dans le fracas de ce qu'ils portent, d'une servante chatouillée, l'étrange métamorphose de Gribouille suivant la dérive du fleuve, en rameau de verdure, le mènent à l'orgasme. »

p. 750-751.

« Il semble donc qu'ici ce soit en la femme que le sujet se trouve mué comme désirant. [...] Mais cette mue ne vient qu'en résidu d'une soustraction symbolique, qui s'est faite à la place où l'enfant confronté à la mère, ne peut que reproduire l'abnégation de sa jouissance et l'enveloppement de son amour. Le désir n'a laissé ici que son incidence négative, pour donner forme à l'idéal de l'ange qu'un impur contact ne saurait effleurer. »

p. 754.

« Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », (sept. 1960), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« le phallus, soit l'image du pénis, est négativé à sa place dans l'image spéculaire. C'est ce qui prédestine le phallus à donner corps à la jouissance, dans la dialectique du désir ».

p. 822.

« Ce dont l'expérience analytique témoigne, c'est que la castration est en tout cas ce qui règle le désir, dans le normal et l'anormal. »

p. 826.

« Position de l'inconscient », (nov. 1960), *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

« Pour la sexualité où l'on nous rappellerait qu'est la force à quoi nous avons affaire et qu'elle est biologique, nous rétorquerons que l'analyste n'a peut-être pas tellement contribué qu'on a pu l'espérer un temps, à l'éclaircissement de ses ressorts, sinon à en prôner le naturel en des thèmes de ritournelles qui vont parfois au roucoulement. »

p. 845.

« La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle. »

p. 849.

« Ce que notre expérience démontre de vacillation dans le sujet concernant son être de masculin ou de féminin, n'est pas tellement à rapporter à sa bisexualité biologique, qu'à ce qu'il n'y a rien dans sa dialectique qui représente la bipolarité du sexe, si ce n'est l'activité et la passivité, c'est-à-dire une polarité pulsion-action-de-l'extérieur, qui est tout à fait impropre à la représenter dans son fonds. »

p. 849.

« C'est là où nous voulons en venir en ce discours, que la sexualité se répartit d'un côté à l'autre de notre *bord* en tant que seuil de l'inconscient, comme suit :

Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en-deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué.

Du côté de l'Autre, [...] de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme ou femme. »

p. 849.

II- Autres écrits

« Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », (1938), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

« Il faut distinguer enfin une troisième atypie de la situation familiale, qui, intéressant aussi la sublimation sexuelle, atteint électivement sa fonction la plus délicate, qui est d'assurer la sexualisation psychique, c'est-à-dire un certain rapport de conformité entre la personnalité imaginaire du sujet et son sexe biologique : ce rapport se trouve inversé à des niveaux divers de la structure psychique, y compris la détermination psychologique d'une patente homosexualité. »

p. 82-83.

« La logique du fantasme - Compte-rendu du Séminaire 1966-1967 », (1969), *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

« il n'y a pas d'acte sexuel, sous-entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. [...] il n'y a que l'acte sexuel, implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend ».

p. 325.

« Allocution sur les psychoses de l'enfant », (1968), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

« Et nous n'y sommes pas [à la hauteur] en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe.

L'affaire s'éclaire de ceci que Freud a dit en historiettes et qu'il nous faut mettre en épingle, c'est que, dès qu'on est deux, l'être-pour-la-mort, quoi qu'en croient ceux qui le cultivent, laisse voir au moindre lapsus que c'est de la mort de l'autre qu'il s'agit. Ce qui explique les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe. Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne. »

p. 365.

« L'étourdit », (1972), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

« La vie sans doute reproduit, Dieu sait quoi et pourquoi. Mais la réponse ne fait question que là où il n'y a pas de rapport à supporter la reproduction de la vie.

Sauf à ce que l'inconscient formule : "Comment l'homme se reproduit-il ?", ce qui est le cas. – "À reproduire la question", c'est la réponse. Ou "pour te faire parler", autrement dit qu'à l'inconscient, d'ex-sister.

C'est à partir de là qu'il nous faut obtenir deux universels, deux *tous* suffisamment consistants pour séparer chez des parlants, – qui, d'être des, se croient des êtres –, deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent. »

p. 456.

« On sait que j'avais dix ans pris soin de faire jardin à la française de ces voies à quoi Freud a su coller dans son dessin, le premier, quand pourtant de toujours ce qu'elles ont de tordu était repérable pour quiconque eût voulu en avoir le cœur net sur ce qui supplée au rapport sexuel.

Encore fallait-il que fût venue au jour la distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel : ceci pour que l'identification à la moitié homme et à la moitié femme, où je viens d'évoquer que l'affaire du moi domine, ne fut pas avec leur rapport confondue. Il suffit que l'affaire de moi comme l'affaire de phallus où l'on a bien voulu me suivre à l'instinct, s'articulent dans le langage, pour devenir affaire de sujet et n'être plus du seul ressort de l'imaginaire. »

p. 457-458.

« Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (cf. ma *Bedeutung des Écrits*) la fonction qui supplée au rapport sexuel.

D'où une inscription possible (dans la signification où le possible est fondateur, leibnizienne) de cette fonction comme Φx , à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument. Cette articulation de la fonction comme proposition est celle de Frege. »

p. 458.

« *L'il n'y a pas de rapport sexuel* n'implique pas qu'il n'y ait pas de rapport au sexe. C'est bien là même ce que la castration démontre, mais non pas plus : à savoir que ce rapport au sexe ne soit pas distinct en chaque moitié, du fait même qu'il les répartisse. »

p. 464.

« Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair. »

p. 467.

« Préface à l'Éveil du printemps », (1974), *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

« Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves. »

p. 561.

« Que ce que Freud a repéré de ce qu'il appelle la sexualité fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus. C'est pourtant expérience à portée de tous. Que la pudeur désigne : du privé. Privé de quoi ? Justement de ce que le pubis n'aille qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile.

Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins). »

p. 562.

III- Le Séminaire

Le Séminaire, livre III, Les psychoses, (1955-1956), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« Il n'y a pas à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme comme tel. [...] Et cela parce que l'imaginaire ne fournit qu'une absence, là où il y a ailleurs un symbole très prévalent. »

p. 198.

« Si pour la fille comme pour le garçon, le complexe de castration prend une valeur pivot dans la réalisation de l'Œdipe, c'est très précisément en fonction du père, parce que le phallus est un symbole dont il n'y a pas de correspondant, d'équivalent. C'est d'une dissymétrie dans le signifiant qu'il s'agit. Cette dissymétrie signifiante détermine les voies par où passera le complexe d'Œdipe. Les deux voies les font passer dans le même sentier – le sentier de la castration. »

p. 198.

« Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou qui fait qu'il se trouve être moins désirable que le sexe masculin dans ce qu'il a de provoquant, et qu'une dissymétrie essentielle apparait. »

p. 199.

Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, (1956-1957), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.

« Le caractère fondamentalement déficient du phallus du petit garçon, voire la honte qu'il peut en éprouver, et l'insuffisance profonde où il peut se sentir, elle [Karen Horney] a fort bien su le mettre en valeur, non pour tâcher de combler la différence du petit garçon et de la petite fille, mais pour éclairer l'un par l'autre. Il faut se souvenir de l'importance de cette découverte du petit garçon sur lui-même, pour comprendre la valeur exacte de ses tentatives de séduction vis-à-vis de la mère, dont on parle toujours. Elles sont profondément marquées du conflit narcissique. C'est toujours l'occasion des premières lésions narcissiques, qui ne sont là que les préludes, voire même les présumés, de certains effets ultérieurs de la castration. En fin de compte, bien plutôt que de la simple pulsion ou agression sexuelle, il s'agit du fait que le garçon veut se faire croire un mâle ou un porteur de phallus, alors qu'il ne l'est qu'à moitié. »

p. 193.

« Notre expérience nous apprend aussi qu'il ne se suffit pas d'être hétérosexuel pour l'être suivant les règles, et qu'il y a toutes sortes de formes d'hétérosexualité apparente. La relation franchement hétérosexuelle peut receler à l'occasion une atypie positionnelle que l'investigation analytique nous montrera dérivée par exemple d'une position franchement homosexualisée. »

p. 201.

« C'est sur cette base que se conçoit toute espèce de nouvelle béance, toute réouverture de la question, et spécialement celle qui survient avec la maturation génitale réelle, c'est-à-dire, chez le garçon, avec l'introduction de la masturbation et l'entrée en jeu de sa jouissance réelle avec son propre pénis réel. »

p. 241.

« En fin de compte, l'enfant sait bien quelque chose, du moins l'indique-t-il quand il dit – *J'avais justement pensé...* – et il s'interrompt. Ce à quoi il a pensé c'est – *L'a-t-elle ou ne l'a-t-elle pas ?* Et il le lui demande, et il lui fait dire qu'elle a un *Wiwimacher*, et qui sait si la réponse le satisfait et jusqu'à quel point ? *Macher* n'est pas complètement traduit, car l'idée d'un ouvrier, d'un agent, est indiquée, comme dans *Uhrmacher* – c'est un *faiseur* de pipi. Un masculin est impliqué là-dedans, qui se retrouve dans d'autres mots précédés du préfixe *wiwi*. »

p. 258.

« Nous avons essayé la dernière fois de voir à quoi répondait cette angoisse. [...] Il y a l'intervention du pénis réel, avec ce qu'il introduit de complications, mais il est en jeu depuis au moins un an, la masturbation ayant été avouée par l'enfant sur le plan de l'élocution, grâce aux bonnes relations qui existent entre lui et ses parents. [...] Il est singulier que Freud ne se pose pas la question de savoir si le charivari, le tumulte, *Krawall*, qui est une des craintes que l'enfant éprouve devant le cheval, n'est pas en rapport avec l'orgasme, voire avec un orgasme qui ne serait pas le sien. [...] Toute notre expérience nous indique qu'il y a un manifestement dans le passé des enfants, dans leur vécu et leur développement, un élément fort difficile à intégrer. J'ai insisté depuis longtemps [...] sur le caractère ravageant, très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgasmique complète. »

p. 259.

« Les analystes, tout spécialement les analystes du sexe féminin, font régulièrement l'objection qu'on ne voit pas pourquoi les femmes seraient vouées plus que les autres à désirer justement ce qu'elles n'ont pas, ou à s'en croire pourvues. [...] c'est pour des raisons [...] qui sont de l'ordre de l'existence du signifiant et de son insistance propre. C'est parce que le phallus a une valeur symbolique dans le système signifiant, et qu'il est retransmis à travers tous les textes du discours interhumain, qu'il s'impose, de façon prévalente parmi les autres images, au désir de la femme. »

p. 260.

« Que le pénis, de plus petit devienne plus grand au moment des premières masturbations ou érections infantiles, n'est pas autre chose qu'un des thèmes les plus fondamentaux des fantaisies imaginaires de *Alice au pays des merveilles*, et c'est ce qui donne à cet ouvrage sa valeur absolument élective pour l'étude de l'imagination infantile. C'est à un problème de cette sorte que Hans est confronté, à savoir celui d'intégrer l'existence du pénis réel, l'existence distincte d'un pénis qui peut lui-même devenir plus grand ou plus petit, mais qui est aussi le pénis des petits et des grands. »

p. 300.

« La position génitale, entre guillemets, à laquelle est parvenu le petit Hans suffit-elle à soi toute seule à vous assurer que sa relation avec la femme sera dans l'avenir tout ce que l'on peut imaginer

de plus souhaitable ? [...] Si le petit Hans est promis à l'hétérosexualité, il ne nous suffit peut-être pas d'avoir cette garantie pour penser que cela suffise à assurer pour lui une consistance plénière, si l'on peut dire, de l'objet féminin. »

p. 323.

« C'est le plan où les rapports entre les sexes sont effectivement élucidés, pour autant qu'ils se trouvent sur le chemin d'une réponse à la question posée à propos de son propre sexe par le sujet, en tant qu'il est à la fois quelque chose qui est entré dans le monde, et qui n'y est jamais satisfait pour le reste, à savoir la fameuse oblativité parfaite où se trouverait être l'harmonie idéale de l'homme et de la femme. Nous ne trouverons jamais celle-ci qu'à un horizon limite, qui ne nous permet même pas de la désigner comme le but à réaliser par l'analyse. »

p. 374.

« Cette question prend dans l'hystérie les formes suivantes – *Qu'est-ce que c'est d'avoir le sexe que j'ai ? Qu'est-ce que veut dire avoir un sexe ? Qu'est-ce que veut dire que je puisse même me poser la question ?* En effet, du fait de l'introduction de la dimension symbolique, l'homme n'est pas simplement un mâle ou une femelle, mais il lui faut se situer par rapport à quelque chose de symbolisé qui s'appelle mâle et femelle. »

p. 391.

« Le petit Hans n'a pas à perdre son pénis, puisqu'aussi bien, il ne l'acquiert à aucun moment. Si le petit Hans est identifié au phallus maternel, ce n'est pas dire que de son pénis il puisse assumer à proprement parler la fonction. Il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis. »

p. 415.

Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient, (1957-1958), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1998.

« Nous savons que Gide, l'enfant disgracié [...] était livré dans son érotisme, son auto-érotisme primitif, aux images les plus inconstituées, puisque, nous dit-il, il trouvait son orgasme dans son identification à des situations catastrophiques. Par exemple il trouvait très précocement sa jouissance à la lecture de Mme de Ségur dont les livres sont fondamentaux de toute l'ambiguïté du sadisme primordial, mais où ce sadisme n'est peut-être pas le plus élaboré. »

p. 258.

« Le jeune André ne se trouve pas seulement avec sa cousine, mais aussi avec celle qui, à l'étage au-dessous, est en train d'évaporer les chaleurs de sa fièvre, à savoir la mère de ladite cousine, dont il nous livre dans *La Porte étroite* qu'elle avait auparavant opéré sur lui une tentative de séduction. Ce qui s'était produit alors, c'était quoi ? Au moment de cette

séduction, il était devenu l'enfant désiré, et il s'était d'ailleurs enfui avec horreur, parce qu'en effet, rien n'était venu y apporter l'élément d'approche et de médiation qui en aurait fait autre chose qu'un trauma. Pourtant, il s'était trouvé pour la première fois en position d'enfant désiré. »

p. 259.

« Il n'en gardera rien d'autre que la place de l'enfant désiré, qu'il pourra enfin occuper par l'intermédiaire de sa cousine. A cette place où il avait un trou, il y a maintenant une place, mais rien de plus, car à cette place en même temps il se refuse, pour autant qu'il ne peut l'occuper, à ne pouvoir accepter le désir dont il est l'objet. En revanche, son moi, incontestablement, ne cesse pas de s'identifier, et à jamais, et sans le savoir, au sujet du désir duquel il est maintenant dépendant. Lui devient amoureux à jamais, et jusqu'à la fin de son existence, de ce petit garçon qu'il a été un instant entre les bras de sa tante, cette tante qui lui a caressé le cou, les épaules et la poitrine. Toute sa vie est là. »

p. 259-260.

« La fonction constituante du phallus dans la dialectique de l'introduction du sujet à son existence pure et simple et à sa position sexuelle, est impossible à déduire si nous n'en faisons pas le signifiant fondamental par quoi le désir du sujet a à se faire reconnaître comme tel, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de la femme. »

p. 273.

« En fin de compte, le présupposé de Freud, d'ailleurs pleinement articulé, est que l'exigence infantile primordiale est, comme il le dit, *ziellos*, sans but. Ce qu'elle exige, c'est tout, et c'est en raison du désappointement de cette exigence par ailleurs impossible à satisfaire, que l'enfant entre peu à peu dans une position plus normative. »

p. 283.

« Et c'est ce qui le pousse à une série de solutions, qui seront toujours de réduction ou d'identification de cette triade. Qu'il faille que la mère soit phallique, ou que le phallus soit mis à la place de la mère, et c'est le fétichisme. Qu'il faille qu'il accomplisse en lui-même, de façon intime, la jonction du phallus et de la mère sans laquelle rien en lui ne peut être satisfait, et c'est le transvestisme. Bref, c'est dans la mesure où l'enfant, c'est-à-dire l'être qui entre avec des besoins naturels dans cette dialectique, ne renonce pas à son objet, que son désir ne trouve pas à se satisfaire. »

p. 286.

« La castration n'est pas une castration réelle. Elle est liée, avons-nous dit, à un désir. Elle est même liée à l'évolution, au progrès, à la maturation du désir chez le sujet humain. »

p. 307.

Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, (1964), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973.

« Le leurre joue donc ici une fonction essentielle. Ce n'est pas autre chose qui nous saisit au niveau même de l'expérience clinique, lorsque, par rapport à ce qu'on pourrait imaginer de l'attrait à l'autre pôle comme conjoignant le masculin au féminin, nous appréhendons la prévalence de ce qui se présente comme *le travesti*. Sans aucun doute, c'est par l'intermédiaire des masques que le masculin, le féminin, se rencontrent de la façon la plus aiguë, la plus brûlante. »

p. 98.

« Dès les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud a pu poser la sexualité, comme essentiellement polymorphe, aberrante. Le charme d'une prétendue innocence infantile a été rompu. Cette sexualité, pour s'être imposée si tôt, je dirais presque trop tôt, nous a fait passer trop vite sur l'examen de ce qu'elle représente en son essence. C'est à savoir, qu'au regard de l'instance de la sexualité, tous les sujets sont à égalité, depuis l'enfant jusqu'à l'adulte – qu'ils n'ont affaire qu'à ce qui, de la sexualité, passe dans les réseaux de la constitution subjective, dans les réseaux du signifiant – que la sexualité ne se réalise que par l'opération des pulsions en tant qu'elles sont pulsions partielles, partielles au regard de la finalité biologique de la sexualité. »

p. 161.

« Quoi qu'il en soit, à ce niveau rien ne nous sort du champ de l'amour, c'est-à-dire du cadre du narcissisme, dont Freud nous indique en propres termes, dans cet article, qu'il est fait de l'insertion de l'*autoerotisch* dans les intérêts organisés du moi.

A l'intérieur de ce cadre, il peut bien y avoir représentation des objets du monde extérieur, choix et discernement, possibilité de connaissance, bref tout le champ dans lequel s'est exercée la psychologie classique y est compris. Mais rien – et c'est bien pour cela que toute la psychologie affective a, jusqu'à Freud, échoué – rien encore n'y représente l'Autre, l'Autre radical, l'Autre comme tel.

Cette représentation de l'Autre manque, précisément, entre ces deux mondes opposés que la sexualité nous désigne dans le masculin et le féminin. En poussant les choses au maximum, on peut même dire que l'idéal viril et l'idéal féminin sont figurés dans le psychisme par autre chose que cette opposition activité-passivité dont je parlais tout à l'heure. Ils ressortissent proprement d'un terme que je n'ai pas, moi, introduit, mais dont un psychanalyste a épinglé l'attitude sexuelle féminine – c'est la mascarade. »

p. 176.

« Quant au rapport de la pulsion avec l'activité-passivité, je pense m'être suffisamment fait entendre en disant qu'au niveau de la pulsion, il est purement grammatical. »

p. 182.

« Toute pulsion étant, par essence de pulsion, pulsion partielle, aucune pulsion ne représente – ce que Freud évoque un instant pour se demander si c'est l'amour qui la réalise – la totalité de la *Sexualtriebung*, de la tendance sexuelle, en tant qu'on pourrait la concevoir

comme présentifiant dans le psychisme, si elle y entrait, la fonction de la *Fortpflanzung*, de la reproduction.

Cette fonction, qui ne l'admettrait, sur le plan biologique ? Ce que j'affirme, d'après Freud, qui en témoigne de toutes les façons, c'est qu'elle n'est pas représentée comme telle dans le psychisme. Dans le psychisme, il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou être de femelle.

Le sujet n'en situe, dans son psychisme, que des équivalents – activité et passivité, qui sont loin de la représenter, d'une façon exhaustive. Freud y ajoute même l'ironie de souligner que cette représentation n'est ni si contraignante ni si exhaustive que ça – *durchgreifend und aussechließlich* – la polarité de l'être du mâle et du femelle n'est représentée que par la polarité de l'activité, laquelle se manifeste à travers les *Triebe*, et de la passivité, qui n'est que passivité vis-à-vis de l'extérieur, *gegen die äusseren Reize*.

Seule cette division [...] rend nécessaire ce qui a été mis au jour d'abord par l'expérience analytique, que les voies de ce qu'il faut faire comme homme ou comme femme sont entièrement abandonnées au drame, au scénario, qui se place au champ de l'Autre – ce qui est proprement l'Œdipe. »

p. 185-186.

« Le Séminaire », Livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », (1964-1965), inédit.

Séance du 12 mai 1965

« Car Freud lui-même l'articule et dans maints textes : nous donnons de l'opposition masculin-féminin les équivalents, les métaphores, les parallèles, de l'actif et du passif, ou du voir et de l'être vu, du pénétrant et du pénétré [...] mais le masculin et le féminin nous ne savons pas ce que c'est. »

« à la racine de toute dyade, il y a la dyade sexuelle, le masculin et le féminin ».

« Et quand il théorise, c'est autour de ce point oscillant de la question sur le sexe, de la pulsion épistémologique, du besoin de savoir ce qu'il en est du sexe, que s'introduit, génétiquement dans l'histoire de l'enfant, tout ce qui pour la suite s'épanouira dans les formes, tant de sa personne, que de son caractère, que de ses symptômes, de toute cette matière qui est la nôtre et qui nous intéresse. »

« Un savoir donc, se réfugie quelque part par rapport à quoi tout savoir s'institue dans une horreur indépassable, au regard de ce lieu où gît le secret du sexe. »

« Le sexe, dans son essence de différence radicale, reste intouché et se refuse au savoir. »

« La division du sujet et du symptôme, c'est l'incarnation de ce niveau où la vérité reprend ses droits et sous la forme de ce réel non su, de ce réel à exhaustion impossible, qui est ce réel du sexe, auquel nous n'accédons jusqu'à présent que par des travestis, des suppléances, la transposition de l'opposition masculin-féminin en opposition actif-passif, par exemple ou vu-non vu, etc., c'est-à-dire à proprement parler, dans cette fonction qui a donné tant d'embarras au fondateur de la dialectique, à savoir la fonction de la dyade. »

Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, (1971), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, déjà bien avant ils ne sont pas du tout pareils. Là, on s'émerveille ».

p. 31.

« L'identité de genre n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer par ces termes, l'homme et la femme. Il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci, qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes. Pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage. »

p. 31-32.

« Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme. C'est cela qui constitue la relation à l'autre partie. C'est à la lumière de cela, qui constitue une orientation fondamentale, qu'est à interroger tout ce qui, dans le comportement de l'enfant, peut être interprété comme s'orientant vers ce faire-homme. De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons placés dans la dimension du semblant. »

p. 32.

« Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. »

p. 34.

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. [...] C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et c'est ce qui les châtre. Pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus, et c'est ce qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis, et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment.

Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit, le Nom-du-père. L'identification de ces deux termes a en son temps scandalisé de pieuses personnes. »

p. 34.

« Il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité, de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme. »

p. 35.

« la lettre dont je pars pour ouvrir mes *Écrits* se désigne de ce qu'elle est, et de ce en quoi elle indique tout ce que Freud lui-même développe – si elle sert quelque chose qui est de l'ordre du sexe, ce n'est certes pas un rapport sexuel, mais un rapport, disons, sexué ».

p. 131.

« La prétendue sexualisation des fonctions qu'on peut appeler subjectives qu'accomplirait la doctrine freudienne, à condition de les situer de l'ordre du langage, consiste essentiellement en ceci, que ce qui devrait résulter du langage, à savoir que la relation sexuelle puisse s'y inscrire d'une façon quelconque, montre précisément, et ceci dans le fait, son échec. Elle n'est pas inscriptible. »

p. 132.

« En somme l'Œdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même papludune. Malheureusement, ce n'est pas la même. C'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui, ni elle.

Pourtant, cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre est de nature à jeter un doute sur la fonction de dernier mot de sa vérité. »

p. 158.

« N'est-ce pas en tant que le meurtre du Père est ici le substitut de cette castration refusée, que l'Œdipe a pu venir s'imposer à la pensée de Freud dans la filière de ces abords de l'hystérique ? Il est clair que, dans la perspective hystérique, c'est le phallus qui féconde, et que ce qu'il engendre, c'est lui-même, si l'on peut dire. La fécondité est forgerie phallique, et c'est bien par là que tout enfant est reproduction du phallus, en tant qu'il est gros, si je puis m'exprimer ainsi, de son engendrement. »

p. 176.

« nous entrevoyons aussi à quoi tiennent les incroyables complaisances de Freud pour un monothéisme dont il va chercher le modèle, chose très curieuse, bien ailleurs que dans sa tradition. Il lui faut que ça soit Akhenaton. Rien n'est plus ambigu sur le plan sexuel que ce monothéisme solaire, à le voir rayonner de tous ses rayons pourvus de petites mains qui iront chatouiller les naseaux d'innombrables menus humains, enfants de l'un et l'autre sexe, dont il est frappant, dans cette imagerie de la structure œdipienne, qu'ils se ressemblent comme des frères, c'est le cas de le dire, et encore plus comme des sœurs ».

p. 176.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire, (1971-1972), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2011.

« Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité, que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant.

Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a, dès le plus jeune âge, entre ce que l'on appelle une petite fille et un petit garçon. C'est même de là que je pars. »

p. 13.

« dans l'espèce qui se dénomme elle-même *homo sapiens* [...] les sexes paraissent se répartir en deux nombres à peu près égaux d'individus. Assez tôt, plus tôt qu'on ne l'attend, ces individus se distinguent, c'est certain.

Seulement, je vous le fais remarquer, cela ne fait pas partie d'une logique. Ils ne se reconnaissent comme êtres parlants qu'à rejeter cette distinction par toutes sortes d'identifications dont c'est la monnaie courante de la psychanalyse que de s'apercevoir que c'est le ressort majeur des phases de chaque enfance. Mais c'est une simple parenthèse.

Logiquement, l'important est qu'ils se distinguent. Je ne le niais pas, mais c'est un glissement. Ce que je ne niais pas n'est justement pas cela. On les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent. »

p. 15-16.

« C'est comme ça qu'on dit – *Oh, le vrai petit bonhomme, comme on voit déjà qu'il est tout à fait différent d'une petite fille, il est inquiet, enquêteur, déjà en mal de gloriole.* La petite fille est loin de lui ressembler. Elle ne pense déjà qu'à jouer de cette sorte d'éventail qui consiste à se fourrer la figure dans un trou et à refuser de dire bonjour. Seulement voilà, on ne s'émerveille de ça que parce que c'est exactement comme ça que ce sera plus tard, soit conforme au type d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de tout autre chose, à savoir de la conséquence, du prix qu'aura pris dans la suite la petite différence. »

p. 16.

« la petite différence – hurra – était déjà là pour les parents depuis une paye, et qu'elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont ont été traités petit bonhomme et petite bonne femme. C'est pas sûr, c'est pas toujours comme ça, mais il n'est pas besoin de ça pour que le jugement de reconnaissance des adultes circonvoisins repose sur une erreur. Cette erreur consiste à les reconnaître sans doute de ce dont ils se distinguent, mais à ne les reconnaître qu'en fonction de critères formés sous la dépendance du langage, si tant est que, comme je l'avance, c'est bien de ce que l'être soit parlant qu'il y a complexe de castration ».

p. 16.

« Quand ça ne colle pas, on dit *C'est un garçon manqué, n'est-ce pas*, et, dans ce cas-là, le manque a toute facilité pour être considéré comme réussite dans la mesure où rien n'empêche qu'on lui impute, à ce manque, un supplément de féminité. La femme, la vraie, la petite bonne femme, se cache derrière ce manque même. C'est d'ailleurs un raffinement pleinement conforme à ce que nous enseigne l'inconscient, de ne réussir jamais mieux qu'à rater. »

p. 16.

« pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, celui de la petite différence, qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel et, du même coup, révèle ce que veut dire d'être organe ».

p. 17.

« Un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. »

p. 17.

« C'est en tant que signifiant que le transsexualiste n'en veut plus, et non pas en tant qu'organe. En quoi il pâtit d'une erreur, qui est justement l'erreur commune. Sa passion, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié. »

p. 17.

« Le transsexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui, je l'énonce, est impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir forcer par la chirurgie le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du réel. »

p. 17.

« La jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte à la jouissance. Là, ayez un peu d'oreille, et apercevez-vous que [...] la jouissance quand nous l'appelons comme ça tout court, c'est peut-être la jouissance pour certains, je ne l'élimine pas, mais vraiment, ce n'est pas la jouissance sexuelle. »

p. 31-32.

« Ce que j'exprime par cette notation Φx , c'est ce que produit la relation du signifiant à la jouissance. Cela veut dire que x ne désigne qu'un signifiant. Un signifiant, ça peut être chacun de vous, précisément au niveau mince où vous existez comme sexués. Il est très mince en épaisseur, si je puis dire, mais il est beaucoup plus large en surface que chez les animaux, chez qui, quand ils ne sont pas en rut, vous ne distinguez pas ce que j'appelais, lors du dernier séminaire, le petit garçon et la petite fille. Les lionceaux, par exemple, se ressemblent tout à fait dans leur comportement. Pas vous, à cause que, justement, c'est comme signifiants que vous vous sexuez. »

p. 32.

« *Papa a dit qu'on va te la couper* – comme si ce n'était pas la connerie type. Alors, il y a quelque part un endroit où on peut dire que tout ce qui s'articule de signifiant tombe sous le coup de Φx , de la fonction de castration ».

p. 33.

« Le langage est tel que pour tout sujet parlant, ou bien c'est *lui* ou bien c'est *elle*. Ça existe dans toutes les langues du monde. C'est le principe du fonctionnement du genre, féminin ou masculin. »

p. 40.

« Qu'il y ait l'hermaphrodite, ce sera seulement une occasion de jouer avec plus ou moins d'esprit à faire passer dans la même phrase le *lui* et le *elle*. On ne l'appellera *ça* en aucun cas, sauf à manifester par là quelque horreur du type sacré. On ne le mettra pas au neutre. »

p. 40.

« l'être parlant pour ainsi dire, c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance ».

p. 43.

« Entre ce qui fonde symboliquement la fonction argumentaire des termes *l'homme* et *la femme*, il reste la béance de l'indétermination de leur rapport commun à la jouissance. Ce n'est pas du même ordre qu'ils se définissent par rapport à elle. »

p. 46.

« La chose la plus claire qui nous apparaît, c'est qu'un être vivant ne sait pas toujours très bien quoi faire d'un de ses organes. C'est peut-être un cas particulier de la mise en évidence, par le discours analytique, du côté embarrassant qu'a le phallus. Nous ne pouvons rien en dire de plus que ceci – il y a une corrélation entre ça et ce qui se foment de la parole. »

p. 78.

« Il n'y a pas de deuxième sexe à partir du moment où entre en fonction le langage. Ou, pour dire les choses autrement, en ce qui concerne ce qu'on appelle l'hétérosexualité, *l'hétéros*, mot qui sert à dire autre en grec, est dans la position de se vider en tant qu'être, pour le rapport sexuel. C'est précisément ce vide qu'il offre à la parole que j'appelle le lieu de l'Autre, à savoir ce où s'inscrivent les effets de ladite parole. »

p. 95.

« Ce qui nous donne l'illusion du rapport sexuel chez l'être parlant, c'est tout ce qui matérialise l'universel dans un comportement qui est effectivement de troupe dans les rapports entre les sexes. J'ai déjà souligné que, dans la quête ou la chasse sexuelle, les garçons s'encouragent en groupe, et que, pour les filles, elles s'aiment à se relever en couple, tant cela les avantage. »

p. 97-98.

« C'est en tant qu'il s'agit de fonction phallique, de quelque côté que nous regardions, je veux dire d'un côté ou de l'autre, que quelque chose nous sollicite de demander alors en quoi les deux partenaires diffèrent. C'est précisément ce qu'inscrivent les formules que j'ai mises au tableau »

p. 101.

« S'il s'avère que, du fait de dominer également les deux partenaires, la fonction phallique ne les fait pas différents, il n'en reste pas moins que c'est d'abord ailleurs que nous devons chercher la différence. »

p. 101.

« la femme au regard de la fonction phallique ne se situe que de *pas toute* y être sujette ».

p. 102.

« le sort de ce qui serait un mode sous lequel se soutiendrait chez l'être parlant la différenciation du mâle et de la femelle, de l'homme et de la femme, tient à la chance que nous avons qu'il y ait discorde – nous verrons tout à l'heure ce que j'entends dire par là – au niveau des universels, lesquels ne se soutiennent pas du fait de l'inconsistance de l'un d'entre eux ».

p. 103

« la racine du *pas toute* [...] recèle une autre jouissance que la jouissance phallique, la jouissance dite proprement féminine qui n'en dépend nullement ».

p. 103-104.

« pour qu'il y ait fondement du sexe, comme on dit, il faut qu'ils soient deux. Zéro et un, assurément ça fait deux sur le plan symbolique, à savoir pour autant que nous accordions que l'existence s'enracine dans le symbole. C'est ce qui définit l'être parlant ».

p. 105

« Un être, quand il vient à n'être que du symbole, est justement un être sans être. Du seul fait que vous parliez, vous participez tous à cet être sans être. En revanche, ce qui se supporte, c'est l'existence, pour autant qu'exister, ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre. »

p. 105

« Quand je dis qu'on ne jouit que de l'Autre, l'important n'est pas le rapport de ce que nous pourrions croire notre être avec ce qui jouit, mais qu'on n'en jouit pas sexuellement – il n'y a pas de rapport sexuel – ni n'en est-on joui. Vous voyez que la langue, que j'écris en un seul mot, la langue, qui est pourtant bonne fille, ici résiste. Elle fait la grosse joue. Il faut bien le dire, de l'Autre, on en jouit mentalement. »

p. 112.

« On confond, on se précipite dans la négation de la différence sexuelle. On prétend l'effacer par l'usage du signe égal, *la femme = l'homme*.

Ce qui est formidable, n'est-ce pas, je vais vous le dire, ce n'est pas toutes ces conneries, c'est l'obstacle qu'elles prétendent, mot grotesque, transgresser. J'ai enseigné des choses qui ne prétendaient rien transgresser, mais cerner un certain nombre de points-nœuds, points d'impossible. »

p. 118.

« Sous prétexte que le corps est très évidemment une des formes de l'Un, que ça tient ensemble, que c'est, sauf accident, un individu, l'Un est promu par Freud. Cela met en question la dyade avancée par lui d'Eros et de Thanatos. Si cette dyade n'était pas soutenue d'une autre figure, qui est précisément celle où échoue le rapport sexuel, à savoir celle de l'Un et du *Pas-un*, c'est à savoir zéro, on voit mal la fonction que pourrait tenir ce couple stupéfiant. Il est de fait qu'il sert, au profit d'un certain nombre de malentendus, d'épinglage de la pulsion de mort, ainsi dite à tort et à travers. »

p. 126.

« Dire savoir non initiatique, c'est dire savoir qui s'enseigne par d'autres voies que celles directes de la jouissance. Celles-ci sont toutes conditionnées de l'échec fondateur de la jouissance sexuelle, je veux dire de ce par où la jouissance constitutive de l'être parlant se sépare et se démarque de la jouissance sexuelle. L'efflorescence en est, certes, courte et limitée, et c'est pourquoi on a pu faire, à partir du discours analytique, le catalogue des voies directes de la jouissance dans la liste parfaitement finie des pulsions. »

p. 173.

« Ce dont il s'agit, et dont je suis parti, est bien fait pour vous suggérer l'utilité de ce qu'il y ait *d'un*, à ce que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition, à chaque instant fuyante, de l'homme et de la femme.

Tout ce qui n'est pas homme est-il femme ? On tendrait à l'admettre. Mais puisque la femme n'est pas tout, pourquoi tout ce qui n'est pas femme serait-il homme ? »

p. 179.

« Il est bien clair qu'il n'y a aucun moyen de répartir deux séries quelconques – je dis quelconques – d'attributs qui fassent une série mâle d'un côté, et de l'autre côté la série femme. »

p. 187.

« Il n'est pas évident que, dans la vie normale, l'actif et le passif se répartissent comme on nous le dit. [...]. Mais dans une vie telle qu'elle est partout, sauf là où il y a eu notre grande subversion chrétienne, l'homme, il se les roule, et la femme, elle moude, elle broie, elle coud, elle fait les courses, et puis dans ces solides civilisations qui ne sont pas perdues, elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après pour – je parle d'une danse bien sûr – pour la satisfaction jubilatoire du type qui est là. Alors, pour ce qu'il en est de l'actif et du passif permettez-moi... »

p. 187.

« Enfin tout cela ne nous met pas dans une répartition bien claire sur le sujet de l'actif et du passif. Je ne m'étendrai pas, parce qu'il suffit que je confronte chacun de ces couples habituels avec un essai de répartition bisexuelle quelconque pour arriver à des résultats aussi bouffons. »

p. 188-189.

« Même l'idée de l'individu ne constitue en aucun cas l'Un. Pas mal de gens s'imaginent que le rapport sexuel se fonde sur ceci, qu'il y a en principe autant d'individus d'un côté que de l'autre, en principe, au moins chez l'être qui parle. [...] qu'ils aillent un par un ne suffit pas du tout à motiver le rapport sexuel. »

p. 189.

« C'est de là que surgit l'Un qui fait que cette formule doit être mise du côté de ce qui fonde l'homme comme tel. Et c'est le seul élément caractéristique.

Est-ce à dire que ce fondement le spécifie sexuellement ? C'est très précisément ce qui sera par la suite à mettre en cause, car il n'en reste pas moins que la relation à Φ de x définit ici l'homme attributivement, comme *tout homme*. »

p. 192.

« Le quanteur dit universel, $\forall x.\Phi x$ est le point d'où il peut être dit, [...] qu'il n'y a de désir, de libido – c'est la même chose – que masculine. C'est une erreur, mais qui a tout son prix de repère.

$\exists x \overline{\Phi x}$ il n'existe pas cet x , pour dire qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui domine le rapport sexuel. »

p. 202-203.

« Le *pas-tout* ne résulte pas de ce que rien ne le limite, car la limite y est autrement située. Contrairement à l'inclusion dans $\exists x.\overline{\Phi x}$ de l'existence du Père dont le *dire que non* le situe par rapport à la fonction phallique, c'est en tant que, dans $\exists x \overline{\Phi x}$, il y a le vide, le manque, l'absence de quoi que ce soit qui dénie la fonction phallique, que, inversement, il n'y a rien d'autre que le *pas-tout* dans la position de la femme à l'endroit de la fonction phallique. Elle est en effet *pas toute*. Ce qui ne veut pas dire qu'elle nie cette fonction, sous quelque incidence que ce soit. »

p. 206.

Le Séminaire, Livre XX, Encore, (1972-1973), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« L'amour, c'est ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps. Ce sont ces caractères sexuels qui viennent d'au-delà, de cet endroit que nous avons cru pouvoir lorgner au microscope sous la forme du germe [...] C'est de là que vient l'*en-corps* »

p. 11.

« Il y a des traces sur l'amour.

Eh bien, ce ne sont que des traces. L'être du corps, certes, est sexué, mais c'est secondaire, comme on dit. Et comme l'expérience le démontre, ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre. »

p. 11-12.

« Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits laisse intacte la question de ce qui fait l'Un, c'est-à-dire celle de l'identification [...] Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet a »

p. 12.

« Assurément, ce qui apparaît sur les corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels – qui ne sont que secondaires – fait l'être sexué. Sans doute. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*. »

p. 12-13.

« C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique – j'ai dit *dit* –, le sexe corporel, le sexe de la femme – j'ai dit *de la femme*, alors que, justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* – le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps. »

p. 13.

« Le discours analytique démontre – permettez-moi de le dire sous cette forme – que le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre. »

p. 13.

« Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe. »

p. 13.

« Que tout tourne autour de la jouissance phallique, c'est précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du *pas-tout* à l'endroit de la jouissance phallique. »

p. 13.

« D'un côté, la jouissance est marquée par ce trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que celle de la jouissance phallique. De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé ? »

p. 14.

« L'être sexué de ces femmes pas-toutes ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence logique dans la parole. En effet, la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage et qu'il est hors des corps qui en sont agités, bref l'Autre qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué, exige cet *une par une*. »

p. 15.

« Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. »

p. 34.

« Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre — ça va vous paraître curieux — de ce qui ne se situe que du discours, puisque, si ce que j'avance est vrai, à savoir que la femme n'est pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours. »

p. 34.

« Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme ou bien femme pour ce qui se trouve être dans la position d'habiter le langage.

Au-dessous, sous la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identifications sexuelles, vous

avez une indication scandée de ce dont il s'agit. Du côté de l'homme, j'ai inscrit ici, non certes pour le privilégier d'aucune façon, le \$ et le Φ qui le supporte comme signifiant, ce qui s'incarne aussi bien dans le S_1 qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise l'échec. C'est le *mi-sens*, *l'indé-sens* par excellence, ou si vous voulez encore, le *réti-sens*. »

p. 74.

« Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine [...] Qu'est-ce à dire ? – sinon qu'un champ qui n'est tout de même pas rien se trouve ainsi ignoré. Ce champ est celui de tous les êtres qui assument le statut de la femme – si tant est que cet être assume quoi que ce soit de son sort. »

p. 75.

« L'objet *a* peut être dit, comme son nom l'indique, *a*-sexué. L'Autre ne se présente pour le sujet que sous une forme *a*-sexuée. Tout ce qui a été le support, le support-substitut, le substitut de l'Autre sous la forme de l'objet de désir, est *a*-sexué. »

p. 115.

« Le Séminaire », livre XXI, « Les non-dupes errent », (1973-1974), inédit.

Leçon du 18 Décembre 1973

« Ça fait tout de même sentir quelque chose, hein ? – c'est que ce précepte fonde l'abolition de la différence des sexes. Quand je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'ai pas dit que les sexes se confondent, bien loin de là ! Sans ça – quand même – comment même pourrais-je dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'est-ce que ça voudrait dire ? C'est important à situer. Vous ne l'avez sûrement pas encore fait ! »

Leçon du 12 Février 1974

« C'est autour de cet *x* qui s'appelle *le phallus*, que continue à tourner – à tourner que parce que c'en est à la fois la cause et le masque – la non-existence du rapport sexuel. »

« Pour l'homme, l'amour *ça va sans dire*. L'amour *ça va sans dire* parce qu'il lui suffit de sa jouissance, et c'est d'ailleurs très exactement pour ça qu'il n'y comprend rien. Mais pour une femme, il faut prendre les choses par un autre biais, n'est-ce pas. Si pour l'homme ça va sans dire, parce que la jouissance couvre tout, y compris que justement il y a pas de problème concernant ce qu'il en est de l'amour. La jouissance de la femme, elle, *ne va pas sans dire*, c'est-à-dire sans le dire de la vérité. »

Leçon du 9 Avril 1974

« Ces formules dites quantiques de la sexuation pourraient s'exprimer autrement [...]. Ça pourrait se dire comme ça : "l'être sexué ne s'autorise que de lui-même". C'est en ce sens qu'il a le choix, je veux dire que ce à quoi on se limite pour les classer mâle ou féminin, dans

l'état civil, enfin, ça n'empêche pas qu'il a le choix. Ça bien sûr, tout le monde le sait. Il ne s'autorise que de lui-même, j'ajouterai : "et de quelques autres". Quel est le statut de ces "autres" dans l'occasion, si ce n'est que c'est quelque part – je ne dis pas au lieu de l'Autre – c'est quelque part qu'il s'agit de bien situer, savoir où ça s'écrit, mes formules quantiques de la sexuation. »

Leçon du 14 Mai 1974

« Le dire-non à la fonction phallique, c'est ce que nous appelons dans le discours analytique, la fonction de la castration : $\bar{\exists}x.\bar{\Phi}x$ Il y a ce qui dit oui à la fonction phallique, et le dit en tant que tout, c'est-à-dire, très nommément un certain type qui est tout à fait nécessité par la définition de ce que nous appelons "l'homme".

Vous savez que le pas-tout m'a très essentiellement servi à marquer qu'il n'y a pas de La femme, c'est à savoir qu'il n'y en a, si je puis dire, que diverses et en quelque sorte une par une, et que tout cela se trouve en quelque sorte dominé par la fonction privilégiée de ceci, qu'il n'y en a néanmoins pas une à représenter le dire qui interdit, à savoir l'absolument – non. »

Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, (1975-1976), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005.

« Être né à Dublin avec un père soûlographe et plus ou moins *Fénian*, c'est-à-dire fanatique, de deux familles, car c'est ainsi que ça se présente pour tous quand on est fils de deux familles, et quand il se trouve qu'on se croit mâle parce qu'on a un petit bout de queue. Naturellement, pardonnez-moi ce mot, il en faut plus. Mais comme il avait la queue un peu lâche, si je puis dire, c'est son art qui a suppléé à sa tenue phallique. Et c'est toujours ainsi. Le phallus, c'est la conjonction de ce que j'ai appelé *ce parasite*, qui est le petit bout de queue en question, avec la fonction de la parole. »

p. 15.

« La jouissance dite phallique n'est certes pas en elle-même la jouissance pénienne. La jouissance pénienne advient au regard de l'imaginaire, c'est-à-dire de la jouissance du double, de l'image spéculaire, de la jouissance du corps. Elle constitue proprement les différents objets qui occupent les béances dont le corps est le support imaginaire. En revanche, la jouissance phallique se situe à la conjonction du symbolique avec le réel. »

p. 56.

« tout doit être repris au départ à partir de l'opacité sexuelle. Je dis opacité en ceci que, premièrement, nous ne nous apercevons pas que du sexuel ne fonde en rien quelque rapport que ce soit ».

p. 64.

« Freud a très bien vu quelque chose qui est beaucoup plus ancien que cette mythologie chrétienne, à savoir la castration. La castration, c'est que le phallus, ça se transmet de père en fils, et ça comporte même quelque chose qui annule le phallus du père avant que le fils

n'ait le droit de le porter. Freud se réfère à l'idée de la castration essentiellement de cette façon, où la castration est une transmission manifestement symbolique.

C'est bien ce qui m'amène à poser la question des rapports du symbolique et du réel. Ils sont forts ambigus, au moins dans Freud. »

p. 85.

« Le réel se trouve dans les embrouilles du vrai [...] le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce. »

p. 85.

« la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé ».

p. 95.

« L'homme est porteur de l'idée de signifiant. Cette idée, dans *lalangue*, se supporte essentiellement de la syntaxe. Il n'en reste pas moins que ce qui caractérise *lalangue* parmi toutes, ce sont les équivoques qui y sont possibles, comme je l'ai illustré de l'équivoque de *deux avec d'eux*. Si quelque chose dans l'histoire peut être supposé, c'est bien que c'est l'ensemble des femmes qui a engendré ce que j'ai appelé *lalangue*, devant une langue qui se décomposait, le latin dans l'occasion, puisque c'est de cela qu'il s'agissait à l'origine de nos langues. »

p. 117.

IV- Textes

« Hommage rendu à Lewis Carroll », (1966), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, 2002.

« Seule la psychanalyse éclaire la portée d'objet absolu que peut prendre la petite fille. C'est parce qu'elle incarne une entité négative, qui porte un nom que je n'ai pas à prononcer ici, si je ne veux pas embarquer mes auditeurs dans les confusions ordinaires.

De la petite fille, Lewis Carroll s'est fait le servent, elle est l'objet qu'il dessine, elle est l'oreille qu'il veut atteindre, elle est celle à qui il s'adresse véritablement entre nous tous. »

p. 9.

***Je parle aux murs*, (1971-1972), Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, août 2011.**

« La sexualité est sans aucun doute au centre de tout ce qui se passe dans l'inconscient. Mais elle est au centre en ceci qu'elle est un manque. C'est-à-dire que, à la place de quoi que ce soit qui pourrait s'écrire du rapport sexuel comme tel, se substituent les impasses

qu'engendre la fonction de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle apparaît comme ce point de mirage dont Freud lui-même donne quelque part la note comme de la jouissance absolue. Et c'est si vrai que, précisément, elle ne l'est pas, absolue. »

p. 34-35.

« Elle [la jouissance] ne l'est en aucun sens, d'abord parce que, comme telle, elle est vouée à ces différentes formes d'échec que constitue la castration, pour la jouissance masculine, la division, pour la féminine. D'autre part, ce à quoi la jouissance mène n'a strictement rien à faire avec la copulation, pour autant que celle-ci est, disons, le mode usuel – ça changera – par où, dans l'espèce de l'être parlant, se fait la reproduction. »

p. 35.

« Quoi qu'il en soit, le fait est que l'étant que nous évoquons tout à l'heure parle, et que ce n'est que de la parole que procède la jouissance, celle que l'on appelle sexuelle, qui est à distinguer du rapport sexuel. »

p. 62.

« Personne ne semble s'être aperçu que la question est au niveau de la dimension entière de la jouissance, à savoir du rapport de l'être parlant avec son corps, car il n'y a pas d'autre définition possible de la jouissance. »

p. 63.

« Et c'est de pouvoir articuler l'éventail des jouissances sexuelles que la psychanalyse fait son pas décisif. Ce qu'elle démontre, c'est justement que la jouissance qu'on pourrait dire sexuelle, qui ne serait pas du semblant du sexuel, se marque de l'indice, rien de plus jusqu'à nouvel ordre, de ce qui ne s'énonce, de ce qui ne s'annonce que de l'indice de la castration. »

p. 105-106.

« Le jouir de l'être parlant s'articule », (1973), *La Cause du désir*, Navarin, n° 101, mars 2019.

« Le réel pour l'être parlant, c'est qu'il se perd quelque part, et où ? C'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel [...] »

Si Freud a centré les choses sur la sexualité, c'est dans la mesure où, dans la sexualité, l'être parlant bafouille. »

p. 12.

« Conférence à Genève sur le symptôme », (octobre 1975), *La Cause du désir*, Navarin, n° 95, avril 2017.

« Comment a-t-on pu à ce point méconnaître jusqu'à Freud, que ces gens que l'on appelle des hommes, des femmes éventuellement, vivent dans la parlote ? [...] C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. D'ailleurs, j'oserais dire à ce propos le terme d'inné – s'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner ? C'est là qu'il met le sens. »

p. 12.

« Freud a beaucoup insisté là-dessus. Et il a cru pouvoir accentuer notamment le terme d'autoérotisme, en ceci que cette réalité sexuelle, l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. Je me permets – cela n'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord, et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même. »

p. 13.

« Si vous étudiez de près le cas du petit Hans, vous verrez que ce qu'y s'y manifeste, c'est que ce qu'il appelle son *Wiwimacher*, parce qu'il ne sait pas comment l'appeler autrement, s'est introduit dans son circuit. En d'autres termes, pour appeler les choses tranquillement par leur nom, il a eu ses premières érections. Ce premier jouir se manifeste, on pourrait dire chez quiconque. »

p. 13.

« Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. »

p. 13.

« Ils se disent – *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ça – l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. »

p. 13

« Le fait qu'un enfant dise *peut-être, pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritiques avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie – des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage. »

p. 14.

« Qu'il [l'homme] ait un corps recèle suffisamment de mystères, et Freud, frayé par la biologie, a assez bien marqué la différenciation du soma et du germen.

Pourquoi diable ne pas nettoyer notre esprit de toute cette psychologie à la manque, et ne pas essayer d'épeler ce qu'il en est de la *Bedeutung* du phallus ? J'ai dû traduire par *signification*, faute de pouvoir donner un équivalent. *Bedeutung* est différent de *Sinn*, de l'effet de sens, et désigne le rapport au réel. Pourquoi, depuis que la psychanalyse existe, les questions n'ont-elles pas été posées au niveau de ceci ? Pourquoi est-ce que ce soi-disant être, pourquoi est-ce que ce *se jouit* est-il apparu sur ce qu'on appelle la terre ? »

p. 15.

« Est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette réalité sexuelle [...] est spécifiée dans l'homme de ceci, qu'il n'y a, entre l'homme mâle et femelle, aucun rapport instinctuel ? Que rien ne fasse que tout homme [...] n'est pas apte à satisfaire toute femme ? »

p. 15.

« Moi, je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs, la *Genèse* le laisse entendre. Avec le serpent, elles parlent – c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors pour elles, c'est hétéro. »

p. 22.

« Journées des cartels de l'École freudienne de Paris », (1976), *Lettre de l'École freudienne*, 1976, n° 18.

« L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. »

p. 6.

« Pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé. »

p. 6.

J.-A. MILLER

I – Lettres à l’opinion éclairée

« Lettre claire comme le jour pour les vingt ans de la mort de Jacques Lacan », (2001), *Lettres à l’opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002.

« Lucile a trois ans, elle court sur la plage devant son grand-père. “Tu as un trou à ta culotte”, lui dit le vieux. “Non !”, répond la petite – “Mais si, c’est vrai !”

– “Non !”, répète-t-elle, et de fondre en larmes. Elle pleure de rage, non de désolation.

Qui a raison, du grand-père ou de la petite-fille ? Lui, il dit ce qui est le cas, selon la formule du Wittgenstein du *Tractatus*. Elle, elle ne connaît que le principe du plaisir. Il faudra qu’elle s’y fasse. Elle sera grande quand elle supportera qu’on lui dise qu’elle a un trou à sa culotte quand elle a un trou à sa culotte. »

p. 53.

« L’énoncé n’intéresse pas Lucile, elle écoute le désir qui se faufile entre les mots. Étant déjà femme – oui, à trois ans tout juste, je prétends qu’elle l’est – elle supporte mal qu’on lui désigne les accrocs qui la renvoient à la comparaison qu’elle peut faire avec son cousin Auguste. »

p. 54.

« Lucile qui est allée à l’école ce vendredi pour la première fois, endure déjà la méchanceté de l’homme, elle l’endure par moi qui l’aime. Malédiction ! Butor que je suis ! Il a fallu que je mette le doigt sur le petit défaut. C’est ce qu’il ne faut jamais, jamais faire, avec une personne du sexe. »

p. 55.

II - Textes

« L’homme aux loups (première partie) », (1988), *La Cause freudienne*, n° 72, nov. 2009.

« *être une femme*. [...] Nous avons là vraiment la sexuation inconsciente de l’Homme aux loups. C’est comme ça que Freud interprète le cas. Il y a une sexuation inconsciente malgré une virilité manifeste et automatiquement éveillée par une situation typique. Pour Freud comme pour Lacan, cette virilité manque d’authenticité, c’est-à-dire qu’elle est du registre imaginaire, du registre du moi [...] Dans l’inconscient, l’Homme aux loups est une femme. Au niveau imaginaire, il y a une affirmation de la virilité ».

p. 94-95.

« Mais il y a cette difficulté que note Freud et qui est une indication clinique tout à fait essentielle, à savoir que ce qui commence chez ce sujet comme une identification au père – être un monsieur comme mon père, etc. – tourne au choix d’objet, c’est-à-dire à *être aimé par le père*. C’est là un repère tout à fait essentiel, à savoir que l’identification est relayée par le choix d’objet. »

p. 107-108.

« L’homme aux loups (suite et fin) », (1988), *La Cause freudienne*, n° 73, déc. 2009.

« On pourrait effectivement relire le cas dans ce clivage entre le *comme le père* et le *comme une femme*. Si on relit le cas en répartissant les choses entre ces deux versants, il n’y a pas de doute que le *comme une femme* ou le *comme la mère* est absolument dominant et constant [...], l’érotisme anal étant la langue dans laquelle se parle, pour le sujet, l’identification à la mère. [...] Le sujet s’est foncièrement identifié à la position de la femme ou de la mère dans l’acte sexuel », p. 73-74.

« Freud nous guide par la main. Comment se fait-il que ce qui est supposé être acquis [la reconnaissance du vagin] ne tienne pas devant l’identification anale ? C’est vraiment indiquer que la conviction de la réalité de la castration ne suffit pas pour valider et assurer cette castration lorsque cette identification à la femme se présente ou se propose. Nous avons vraiment ici comme les entours d’un manque. Quelque chose n’a pas vissé chez le sujet cette conviction de la réalité. »

p. 74.

« Sur le Gide de Lacan », (1989), *La Cause freudienne*, n° 25, sept. 1993.

« Nous pourrions dire que la question est de savoir comment le rapport parental détermine un rapport entre le sujet et l’Autre sexe. Le rapport parental, lui, existe, contrairement au rapport sexuel comme je l’ai indiqué l’année dernière en marquant que la formule de la métaphore dite paternelle écrit un rapport entre le père et la mère sous forme métaphorique. Il est tout à fait essentiel, pour renouveler cette question, de saisir que la métaphore paternelle est à articuler avec celle du rapport sexuel qui, lui, n’existe pas. Je l’écrirai au plus simple : $P \langle \rangle M \rightarrow S \text{ barré} \langle \rangle A$. Le s est là pour qualifier l’Autre de sexué. Si nous voulions écrire l’Autre sexe A barré, nous supprimerions ce petit s. »

p. 18.

« C’est la bonne question clinique, celle qui se pose à partir de l’ouverture à l’Autre sexe, pour savoir, par exemple, s’il y a ou non la porte étroite. Ce rapport éternise-t-il, ferme-t-il le rapport à l’Autre sexe, ou sous quelles espèces l’ouvre-t-il ? À cet égard le pivot symbolique est l’Autre sexe, et surtout chez les homosexuels.

À poursuivre ainsi une démarche clinique à partir des notations que nous avons, nous ne pouvons manquer d’en venir à la mise en cause de la relation du désir et de l’amour. »

p. 18.

« La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan », (1993), *La Cause freudienne*, n° 69, sept. 2008.

« est déterminante pour un sujet la relation de la femme à son manque [...] La question que travaille Lacan dans ce Séminaire, la question fondamentale de la psychanalyse de l'enfant, est de savoir comment l'enfant s'inscrit dans cette relation ».

p. 102.

« La question est de savoir comment l'enfant découvre qu'il ne suffit pas à colmater le trou, comment il découvre que le partenaire de la mère comme femme est son manque, c'est-à-dire, le manque de phallus. C'est cela qui ordonne la recherche de Lacan. Il se demande, dans le détail, comment un enfant peut découvrir la relation de la mère avec le phallus et avec son propre manque. »

p. 103.

« Hans va aimer les femmes et André Gide les petits garçons. Mais, comme le note Lacan, est-ce pour le sexe de l'objet élu ? Non ! L'hétérosexualité du petit Hans ne l'empêche pas d'être fondamentalement dans une position féminine, à tel point qu'il le situe comme la fille des deux mères. Et Gide démontre qu'il jouit de son pénis comme une femme, débordant de jouissance. Cela nous permet de dire que nous rencontrons la double mère chaque fois que la métaphore paternelle se réalise avec les éléments féminins de l'histoire du sujet. Le petit Hans, d'après Lacan, ne sort pas de la domination, de l'emprise de la mère, c'est dire que le fil qui parcourt la recherche de la relation d'objet est aussi celui du pouvoir de la mère qu'une fois Lacan a qualifiée de maître, le maître-mère. »

p. 105.

« L'enfant et l'objet », (1996), *La petite Girafe*, n° 18, Agalma, 2003.

« Sans doute l'incidence du père sur le désir de la mère est-elle nécessaire pour permettre au sujet un accès normé à sa position sexuée. »

p. 7.

« Lacan a commencé à repérer la position de l'enfant en la situant par rapport au phallus, qu'il qualifie encore d'objet dans ce Séminaire [Séminaire IV], avant d'en faire le signifiant du désir. Rien n'interdit, tout invite au contraire à transcrire l'équivalence freudienne de l'enfant et du phallus en termes de métaphore. La métaphore infantile du phallus peut s'inscrire comme la conséquence de la métaphore paternelle. »

p. 9.

« Faute d'admettre le particulier du désir chez l'Autre sexe, le père écrase, chez l'enfant, le sujet sous l'Autre du savoir. De ce fait, le père, le faux père, contraint d'autant plus cet enfant à trouver refuge dans le fantasme maternel, le fantasme d'une mère niée comme femme. »

p. 10.

« La fonction du Fort-Da est là présente dans une structure parfaitement articulée. C'est déjà l'apprentissage de la forme principale d'apparition et de disparition. Je soupçonne que c'est lié à la différence sexuelle. »

p. 10.

III - L'orientation lacanienne

Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII. Textes établis à partir de retranscriptions non relues par l'auteur, et de cours édités dans des revues du Champ freudien.

« Cause et consentement », 1987-1988.

Cours du 18 novembre 1987

« L'écho de ce thème [la responsabilité de la position subjective], nous le retrouvons encore, quand, à propos de cette forme spéciale de causation qu'est la sexualité, au moment même où il utilise fonction et variable comme mécanismes, c'est encore en termes de *dire que oui* ou *dire que non* que Lacan inscrit le sujet. *Dire que oui*, c'est aussi bien ce que nous avons appelé le consentement. *Dire que non*, c'est bien, si on éveille le concept de forclusion qui paraît statique, ce qui est présent dans la dynamique du sujet. »

Cours du 23 mars 1988

« Au fond, la seule chose qui vaudrait la peine d'être observée chez les parents, ce serait le rapport sexuel, s'il existait. Ce qui est, chez Freud, traumatisme est, chez Lacan, axiome. L'axiome *Il n'y a pas de rapport sexuel* veut dire aussi que la sexualité est toujours traumatisante. »

« Il faut que cette scène primitive soit traduite en terme de castration. Ce qui est le codage de cette relation – c'est là-dessus que Freud s'oriente –, c'est qu'elle doit être codifiée, dit-il, en terme de pénis, et, comme il s'agit de code, on peut dire que pénis ici vaut comme symbole, c'est-à-dire ce que nous appelons le phallus, c'est-à-dire le pénis en tant qu'élément d'un code.

Ce qui devrait ressortir – Freud le dit très clairement – de la relation sexuelle entre le père et la mère, ça devrait être le savoir de ce que c'est qu'un homme et de ce que c'est qu'une femme. »

« Nous savons depuis Freud que le phallus est, pour les deux sexes, précisément une condition de sexualité ou de sexualisation pour le sujet. C'est là qu'il y a cette surprise qu'on a quand Lacan dit que le sujet, en un certain sens, choisit son sexe. C'est ce qu'il appelle la sexualité. Le sujet peut choisir sous quelle formule sexuelle il s'inscrit. On trouve ça un peu excessif, mais dès le début de la psychanalyse, et même avant par l'observation psychiatrique, on s'est tout de même aperçu qu'il y avait, pour des sujets, un sexe biologique et physique, et puis qu'il y avait ce qu'on appelait un sexe psychique. »

« Le sexe, bien sûr, a des conditions biologiques, mais on admet très bien qu'il doive être socialisé. Quand on parle de sexuation ou de sexualisation, ça indique que doit se réaliser une implication subjective du sexe. Et la castration est ce qui permet l'implication sexuelle, l'implication subjective du sexe. Ça dit bien que dans le champ où nous sommes, le choix n'a de sens qu'en relation avec la contrainte d'une condition. Ça va ensemble. Le thème du choix d'objet et le thème de la condition d'amour vont ensemble. »

Cours du 20 avril 1988

« La sexuation, c'est comment se significantise le sexe biologique pour un sujet. C'est là l'arbitraire du signifiant qui introduit précisément une barre entre le sexe et la sexuation – une barre qui coupe toute détermination, toute notion de nécessité qu'il y aurait entre les deux termes. Au fond, cette barre elle-même, c'est ce qui fait croire à la liberté. C'est ce qui permet à Lacan de parler de choix du sexe, de choix du sexe comme significantisé. Il ne s'agit pas du choix du sexe biologique, il s'agit de la différence de niveau qu'il y a entre le sexe biologique et le sexe significantisé, c'est-à-dire le sexe posé à partir du signifiant du phallus, à partir de quoi un certain nombre d'effets signifiés vont s'en développer. »

« Nous appelons sujet la barre ou, pour parler comme Lacan, le trou qui sépare l'Autre de la jouissance. Le sujet, ce n'est rien d'autre que la séparation de l'Autre et de la jouissance. »

« Les divins détails », 1988-1989.

Cours du 8 mars 1989

« Le pénis maternel n'existe pas : c'est contre ce fait que se disposent les différentes structures cliniques. Il n'existe pas et c'est donc d'autant plus une raison pour parler ici du phallus, et non pas de conserver le nom de l'organe. »

« Ce phallus, c'est le pénis qui n'existe pas, bien qu'on ait cru qu'il existait. C'est là l'affaire du *glauben*, une affaire de foi, de croyance, et c'est bien en quoi on l'a perdu bien qu'il n'existe pas. À cet égard, ce que veut dire le fétiche, c'est qu'on le retrouve. »

Cours du 15 mars 1989

« Comment le sujet s'engage-t-il dans son sexe ? On sait bien que lorsqu'on part du sujet comme indéterminé, on ne peut pas faire que la sexualité se traite autrement qu'en termes d'assomption, d'assomption du sexe. On essaye de savoir comment le sujet s'arrange avec le sexe qu'il est, ou, plus radicalement, comment il se fait être d'un sexe ou d'un autre. C'est à ce niveau-là que Lacan a pu introduire le terme de sexuation qui est à distinguer de celui de sexualité. La sexuation, c'est le choix du sexe. Ce choix est aussi la question que pose Freud à travers le choix d'objet. Le choix du sexe est, si l'on veut, le retour du choix d'objet. »

« Mais tout cela n'est que fariboles si on n'admet pas qu'il puisse s'agir du sexe non biologique, c'est-à-dire du SNB. Prendre simplement les initiales, ça permet de sembler faire le poids par rapport à la biologie. Le facteur SNB ! C'est là peut-être un meilleur épinglage que de parler du sexe psychique. L'adjectif *psychique*, même s'il peut évidemment se

recommander de Freud, est devenu suspect avec Lacan. En effet, parler de sexe psychique, c'est au départ le déterminer négativement par rapport au sexe biologique. Cette idée du SNB est d'ailleurs fondée dans l'objectivité par un certain nombre de personnages qu'on appelle des transsexuels. Ils témoignent du SNB, lequel proteste contre l'anatomie. »

« En effet, le phallus freudien n'est nullement un signe biologique, mais l'indice, la marque de ce que Freud appelle valeur psychique. Le détail phallique mérite ce nom, puisqu'il est en effet taillé sur le corps, avec en plus ceci, qu'il échappe à la vue d'ensemble. C'est la thèse de Freud qui veut que le petit enfant attribue cette valeur aux femmes et spécialement à la mère, au point que, même lorsqu'il aura remarqué l'absence d'organe chez les femmes, il continuera – Freud le note – à l'attribuer tout spécialement à la mère. Freud voit là la marque de ce que le phallus comporte de valeur. »

« Les formules de la sexualisation consistent à articuler ce signifiant qui ne va pas tout seul avec cette batterie signifiante. »

« Il faut [...] donc avancer qu'étant donné l'Œdipe, l'enfant mâle tient pour une infidélité que ce soit au père que la mère accorde ses faveurs. [...] Ce qu'il fonde ici, s'agissant du garçon, c'est la mère comme répondant au choix d'objet infantile primaire que Lacan appellera l'objet primordial : un objet qui a les traits d'être à la fois unique et interdit, et qui, de ce fait même, fonde la série dans la vie amoureuse du sujet. Ce que Freud articule avec la série, c'est la connexion entre, d'une part, ce qui subsiste comme unique et irremplaçable dans l'inconscient, qui est par là soumis à refoulement comme étant incestueux, et, d'autre part, la constitution d'une série d'ersatz, de substituts, dont on peut dire sans abus qu'elle forme une chaîne métonymique. »

Cours du 22 mars 1989

« Ce qu'il [Freud] amène comme la condition d'amour la plus générale – valable pour les deux sexes, quitte à y regarder de plus près – c'est le clivage de l'objet et pas du tout son rassemblement sous les espèces de l'autre sexe. De telle sorte que l'on pourrait presque dire que le sujet a deux sexes en face de lui, deux valeurs du sexe. Certes pas une valeur sexuelle infinie ou indéfinie ou multiple, mais une valeur double. »

« De telle sorte que la question de savoir à quelle condition le sujet prend la signification de l'homme ou la signification de la femme, converge vers la question de savoir à quelle condition le sujet prend la signification du phallus. »

« Il faut que la propriété signifiante et la jouissance soient séparées. Le sujet peut jouir de l'objet à la condition que cet objet ne soit pas sa propriété, c'est-à-dire qu'il ne porte pas sa marque à lui. Il y a donc là un clivage, une disjonction entre le signifiant et la jouissance. Mais il faut encore [...] qu'au niveau de cette jouissance, l'objet échappe et se dérobe. »

Cours du 29 mars 1989

« De la même façon que Freud formulera que la libido est mâle pour les deux sexes, il en viendra à formuler la mère comme objet primordial pour les deux sexes, et le père comme sujet d'une identification primordiale pour les deux sexes également. C'est comme si nous assistions ici à un interdit qui, au nom du père, porte sur le père comme désir. »

Cours du 19 avril 1989

« Qu'est-ce que l'un et l'autre rencontre dans l'Autre ? Selon Freud, ils rencontrent l'un et l'autre le rapport œdipien. À l'homme comme à la femme, obligation est faite de passer par le lieu de l'Autre pour se rapporter au partenaire – ce lieu de l'Autre où il y a comme inscrit, exactement comme pré-inscrit, programmé, le rapport œdipien : sur la femme tombe l'ombre de la mère, et, réciproquement, sur l'homme tombe l'ombre du père. »

« Du versant œdipien se disjoint donc, dans la découverte freudienne elle-même, le versant du complexe de castration où se découvre le phallus comme mesure de la vie amoureuse. Ce qui reste valable pour les deux versants – et c'est pour cela que je les ai reconstruits de façon exactement symétrique – c'est qu'ils convergent sur une même vérité, à savoir que dans la vie amoureuse ou érotique, les objets sont redoublés. Il est aussi vrai que l'objet-partenaire n'est pas le même sur le versant de l'Autre et sur le versant du phallus, mais qu'il subit un certain nombre de transformations, du fait justement de l'Autre ou du phallus. Ce rapport, loin d'être d'une complémentarité simple entre l'homme et la femme, doit intégrer l'incidence singulièrement perturbante de ce double élément tiers : l'Autre et le phallus. C'est là ce qui est vrai pour l'homme comme pour la femme. Il y a, pour les deux, dédoublement et transformation de l'objet. »

Cours du 14 juin 1989

« Si on s'en tient à ce qu'est apparemment la castration chez Freud, on doit alors dire qu'elle est foncièrement une expérience imaginaire. [...] Il donne toujours la plus grande importance aux faits d'observation de l'enfant mâle ou femelle envers le corps de l'autre, montrant même, par là, tout ce qu'a de construit, d'artificieux, le stade dit du miroir qui concerne l'autre comme semblable, puisque ce stade signifie que l'autre qui est là concerné ne pose pas la question de la différence des sexes. »

« La castration est donc d'abord pour Freud un phénomène de la perception. La castration se traduit par une menace sur celui qui a l'organe perceptible dans sa différence avec la perception du corps de l'autre qui, lui, ne l'a pas, ce qui peut se traduire chez la fille par une envie du pénis qui est un élément de jalousie perceptive [...] C'est une jalousie que Lacan habillait du néologisme de *jalouissance*, pour marquer qu'il s'agit d'une jalousie à l'endroit de la jouissance. »

« La castration freudienne comme expérience imaginaire a cependant très clairement un corrélat symbolique chez Freud. [...] Si Freud peut à l'occasion parler de *Verleunung*, de démenti, c'est bien au sens où l'expérience imaginaire perceptive vient démentir une exigence symbolique qui la précède, et même qui la conditionne. Ce n'est pas d'abord le sujet qui dément ou qui admet. Le premier démenti lui vient de cette expérience en tant qu'à son niveau elle peut à l'occasion s'imposer comme impossible, c'est-à-dire comme réelle. On trouve chez Freud la valeur imaginaire de la castration, mais sa signification symbolique est en jeu dès qu'il s'agit de savoir comment qualifier la position où se trouve le sujet à l'égard de cette expérience. »

« J'en viens maintenant au troisième volet, celui du réel de la castration. Je pense que ce réel de la castration n'est pas mal désigné par le terme de *Triebverzicht*. Ce terme désignerait la

castration en tant qu'elle concerne la jouissance entendue comme satisfaction de la pulsion, qu'elle soit pulsion libidinale ou pulsion de mort. »

« De la nature des semblants », 1991-1992.

Cours du 20 novembre 1991

« La théorie de la sexuation, la théorie logique de la sexuation [...], est un fait de paraître. »

« Le traumatisme de la sexualité tel que Freud le présente, tient précisément à cette surprise qui n'est pas la surprise qu'il y a quelque chose, mais qu'il n'y a rien là où l'on attendrait, où l'on souhaiterait, quelque chose. »

« Le semblant, ça consiste à faire croire qu'il y a quelque chose là où il n'y a pas, et c'est pourquoi la formule du "il n'y a pas de rapport sexuel" implique qu'il n'y a que semblant sexuel, qu'il n'y a pas de rapport sexuel au niveau du réel. »

Cours du 29 janvier 1992

« Le petit garçon va bien plutôt aussitôt faire collection de petits soldats. À l'occasion, ça peut le suivre dans sa vie supposée adulte. Il y a, en effet, toute une industrie de petits soldats très chers pour les adultes. Ou bien, peut-être qu'il fera d'autres types de collection. [...] De l'autre côté, on fait à l'occasion collection d'hommes, mais pas tellement d'objets. »

Cours du 12 février 1992

« Qu'est-ce que c'est qu'être homme ou femme quand votre semblant n'en est pas une indication sûre ? Ce sont des cas qui ont le mérite, dans leur rareté, de faire voir que l'organe pénien lui-même est un semblant, semblant qui, certes, dans la règle, correspond à la formule chromosomique, mais pas toujours. »

« Ces cas nous apprennent, si besoin était, à distinguer le semblant du sexe et le réel, pour autant que le discours de la science cerne ce réel dans un mathème. »

« Comment le pénis – son existence ou son inexistence dans le corps – est-il subjectivé ? Pour donner à cette question une réponse élémentaire, préliminaire, disons qu'il est subjectivé sur le mode de l'avoir, sur le mode d'un *j'ai* ou sur le mode d'un *je n'ai pas*. »

« La subjectivation du pénis veut dire qu'il prend une signification. C'est le fait de prendre une signification qui en fait le phallus. Subjectivation équivaut à significatisation. »

« C'est au point que Lacan, dans sa "Question préliminaire", pouvait formuler que c'est la signification même du sujet qui s'épingle sous le signifiant phallique. »

« Pourquoi est-ce que le *je n'ai pas* essentiel serait-il celui qui concerne cet organe ? Pourquoi est-ce que la signification même du sujet serait liée au signifiant de cet organe ? Pourquoi il ne viendrait pas à l'idée, ou plutôt à l'inconscient de l'homme, de déterminer son sujet à partir d'un *je n'ai pas de seins*, ou à partir de l'impossibilité où il se trouve d'engendrer dans son ventre un être humain ? Malgré des efforts avortés, si j'ose dire, les mouvements féministes n'ont pas réussi à persuader quiconque qu'un *je n'ai pas* de cette sorte était essentiel. »

« Il est un fait que, jusqu'à présent, un *j'ai* essentiel, primordial, porte sur l'organe pénien. »

« Le *j'ai* est la caractéristique de la subjectivation mâle de l'organe, c'est-à-dire de ce que l'on peut appeler la sexuaton. Sexuaton veut dire subjectivation du sexe. »

« Ce *je n'ai pas* peut aussi donner naissance à la conviction et à l'effort d'être, d'être à la place de ce *je n'ai pas*. C'est la métaphore phallique de la femme ; être à la place de n'avoir pas. C'est une des voies de la solution femelle, et qui en regard peut faire voir chez l'homme que l'avoir empêche l'être. [...] Toute la question de la comédie des sexes réside en ce que rien n'est résolu au niveau de l'avoir quand la question est de l'être. »

« Une femme est un sujet qui n'a pas : son désir est marqué par ce *n'avoir pas*. »

« À ce *n'avoir pas*, il y a deux solutions, et deux seulement, qui sont ou bien d'acquérir à toute force, ou bien de se faire être le phallus, en tant que nous appelons phallus ce qui est désirable. C'est transformer le *n'avoir pas* en un bien que les hommes voudront avoir. C'est la solution qui a été repérée dans la mascarade de la phallicisation du corps de la femme, mais qui reste dans le registre de l'avoir. Être Une, pas l'Autre, se proposer comme le bien suprême : l'avoir sexuel. »

« Ces identifications, qui fondent le caractère comique de la relation des sexes, sont toutes liées à l'échec et au refus de la demande, dont nous avons l'exemple princeps dans la genèse de l'homosexualité féminine telle que Freud la délivre à partir d'un cas. Là, de façon explicite, la demande d'amour, c'est-à-dire d'un don, s'adresse au père. Et c'est du refus que cette demande rencontre chez le père qu'il s'ensuit une identification chez la fille à celui qui refuse de donner. »

« C'est que le *n'avoir pas*, une fois qu'il est passé au signifiant, se traduit par un manque-à-être, c'est que même le *être le phallus* ne sature pas le *être une femme*, et que ce *n'avoir pas* – c'est au fond d'emblée la thèse de Freud – a des conséquences au niveau de l'être. »

Cours du 26 février 1992

« Le petit garçon [...] n'omet pas, sous un prétexte ou un autre, de dévoiler aux visiteurs l'organe lui-même. Il trouve une bonne raison pour baisser ses culottes et pour offrir aux regards la chose même – pratique d'exhibitionnisme infantile qui apparaît comme une démonstration de son identité. »

« À cet égard, on ne peut pas placer l'Œdipe plus haut que comme un mythe de la perte de la jouissance, que comme une articulation entre le symbolique et l'imaginaire qui est celle de rendre compte des rapports du sujet avec le réel. »

Cours du 20 mai 1992

« Le premier élément, c'est le phallus en tant qu'il vaut pour les deux sexes. C'est ce qu'il [Lacan] exprime exactement en parlant de "l'équivalence de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes". »

« Il se réfère précisément à l'organisation génitale infantile, à ladite phase phallique que, selon Freud, les deux sexes traversent, et qui traduit le centrage libidinal sur l'organe génital mâle. »

« Le deuxième élément de la clinique freudienne qui complète le premier, c'est le complexe de castration entendu comme "phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe". »

« Déjà, dans cette différence de ne pas considérer la sexualité comme une donnée mais comme une question, nous avons ce que Lacan, des années plus tard, amènera comme la sexuaction, et même comme ses formules de la sexuaction, qui sont comme des réponses à la question du sujet dans la sexualité. »

« En effet, les formules de la sexuaction mâle, les formules œdipiennes, traitent spécialement de l'existence du sujet, de l'existence de tout sujet. »

« C'est donc ainsi que Lacan commence à inclure le complexe de castration, c'est-à-dire comme ce qui pour le sujet met en question son sexe. »

« Tout se passe comme si la sexualité féminine n'avait pas du tout, dans la clinique, un rôle symétrique à la sexualité mâle, mais, si l'on veut, un rôle prévalent, au moins tel que Lacan met la question au jour. Cela, au fond, pour une raison très simple, à savoir que la sexualité féminine, telle qu'elle a été observée par les premiers praticiens de l'analyse, les a introduits d'emblée au manque d'objet. Ce qu'ils ont appelé sexualité féminine – et de façon justifiée puisque c'est par ce biais qu'ils ont pu y avoir accès – c'est une sexualité qui a en son centre, ou pour pivot, le manque d'objet. »

« C'est bien le phallus en tant qu'il n'existe pas qui apparaît opérant. »

« La clinique même de l'objet, de l'objet freudien, de l'objet perdu, est électivement abordée par la sexualité féminine. Ça va jusqu'à emporter des conséquences qui valent pour les deux sexes, à savoir que ça conditionne en particulier le statut de l'enfant. »

« Il y a entre l'enfant et le phallus – le phallus qui n'existe pas – une relation d'équivalence ou de substitution. »

« Pour s'y retrouver s'agissant de tout enfant, il faut partir du désir de la mère. Pour tout enfant, il y a une relation au phallus en tant que désiré par la femme qui est mère, et il s'agit de préciser dans chaque cas comment il s'en est arrangé. »

« Cet enfant, qui ne sait s'il doit se confondre avec cette image ou avec celle de la mère, et qui, à cet égard, se démontre vaciller dans ce palais des mirages, on l'a précipité dans la fonction paternelle avec soulagement – fonction qui fait au fond la loi du phallus, et qui apporterait à cet enfant le soulagement de sortir de ce *je suis ou je ne suis pas*, de cette problématique d'identification aliénante pour la promesse d'un avoir. »

« La fonction du père semble être un *tu auras*, que ce soit par là promettre à l'enfant, ou que ce soit l'investiture phallique autorisant un exercice légitime de l'organe au sujet mâle. »

Cours du 17 juin 1992

« Beaucoup est déjà joué dans l'abord de la sexualité à centrer la question sur l'assomption du sexe par le sujet. De seulement évoquer ici cette assomption, on consacre, on souligne un écart, celui qu'il y a, qu'il y aurait, entre le sexe biologique et le consentement que le sujet aurait à donner à cette sexuaction biologiquement assurée. Autrement dit, parler

d'assomption, c'est déjà ne pas se contenter de ce que l'homme – je ne dis pas là le sujet – est d'un sexe biologique ou d'un autre. C'est encore s'occuper non seulement de l'être d'un sexe, mais de ce qui fait être le sujet d'un sexe ou de l'autre. »

« Il faut donc prendre au sérieux ce clivage de l'anatomique et du génétique qui finalement, pour ce qui nous occupe, accentue l'aspect imaginaire du sexe anatomique qui renvoie à ce qui est sensible du corps, qui renvoie même précisément à la forme du corps. C'est d'ailleurs régulièrement à ce titre que Freud allègue le primat du phallus, puisque c'est régulièrement par le biais d'une expérience visuelle que ce primat, cette référence, s'introduit dans l'économie subjective. »

« Le terme d'assomption oblige à prendre en considération l'accord ou non que le sujet donne à sa sexualité. C'est pourquoi ce *faire être* est tout naturellement d'abord commenté comme une identification. »

« Les êtres parlants, c'est le signifiant qui les fait être homme ou femme : le signifiant en général – c'est pourquoi je dis le langage – et le signifiant en particulier, le signifiant du moins. C'est ici la castration, et non la copulation, qui apparaît le pivot, le foncteur de l'assomption sexuelle. »

« L'écart entre le sexe biologique et la certitude subjective, on peut dire qu'il a été aperçu dans l'histoire de la psychanalyse. C'est par exemple à cet usage qu'a été mise la thèse de la bisexualité biologique. Evidemment, c'est une fantasmagorie de Fliess, mais si elle a pu être accueillie par Freud et par ses élèves, c'est bien parce qu'ils voulaient l'opposer à ce qu'on pourrait appeler l'unisexualité subjective, et que l'écart entre le biologique et le subjectif était par eux aperçu, même s'il était déplacé. »

« Finalement, ce que Freud a amené de son cru et à la place, c'est ce qu'on pourrait appeler la bisexualité du phallus en tant que les deux sexes s'y rapportent également, ou, comme le dit Lacan, qu'il y a une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes. »

« C'est pourquoi on peut faire appel à la petite fille comme se considérant elle-même privée du phallus. Les termes importants sont : *se considère elle-même*. C'est ça qui justifie de parler de la signification du phallus évoquée dans l'imaginaire du sujet. »

« La petite fille peut ainsi assigner une responsabilité dans sa castration, d'abord, comme le rappelle Lacan, à sa mère, ensuite à son père, "par l'effet, dit-il, d'un transfert au sens analytique". »

« Je remarquerai en passant que la thèse de Lacan sur les ravages de la relation mère-fille est exactement fondée sur cette remarque freudienne que c'est la mère qui est faite première responsable de la castration féminine. »

« Donc », 1993-1994.

Cours du 2 mars 1994

« Ce problème de jouissance, on peut dire que c'est celui de la jouissance phallique. C'est la question qui est posée au petit Hans par les sensations spéciales qu'il reçoit et éprouve de son organe [...] : "L'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence." »

« Quand Lacan dit l'énigme de son sexe, il ne faut pas entendre qu'il y ait là pour Hans une difficulté explicite concernant de quel sexe il est. [...] On ne peut pas dire ici que la question du sexe chez Hans soit explicitement : suis-je homme ou femme ? La question du sexe, c'est non pas la question hystérique de l'identité sexuelle, mais la question : que faire de la jouissance de l'organe ? Mais on peut dire aussi bien que cette question du sexe, comme question entre les deux sexes, se retrouve chez Hans quand il vacille à un moment sur la question de savoir s'il est le père ou la mère. »

« Si je reformule la thèse que développe ce Séminaire de Lacan [Séminaire IV], c'est que le problème de la jouissance phallique n'est pas soluble sous le règne de la mère, c'est que ce problème ne peut même pas être posé. Et c'est pourquoi il a statut d'énigme [...], c'est-à-dire que ce n'est même pas encore un problème. Il ne devient problème que grâce au progrès de la symbolisation. Il n'est soluble que dans le règne du père. »

Cours du 9 mars 1994

« La confrontation de Lacan avec la théorie des relations d'objet est attendue depuis les origines de son intervention dans la psychanalyse. Le premier mouvement de son intervention, tel qu'il se cristallise juste après la seconde guerre mondiale et jusqu'au début de Sainte-Anne, utilise, contre la biologisation de la psychanalyse, cette arme conceptuelle qu'est l'intersubjectivité. Ça consiste à démontrer que dans tous ses moments, le développement de l'individu est tramé d'intersubjectivité. C'est la valeur de repère qu'offre "Le stade du miroir" [...] à partir de l'expérience d'un moment marqué par la prévalence du visible, de l'image. »

Cours du 6 avril 1994

« La découverte de la sexualité infantile semble, pour une part, s'appuyer sur des observations du comportement de l'enfant. [...] faisons bien attention de saisir de quoi il s'agit quand Freud parle de sexualité infantile. Dans ce qu'il appelle l'observation du prégénital, il s'agit pour lui de montrer que la sexualité déborde la relation sexuelle, c'est-à-dire, à proprement parler, la relation entre les sexes. [...] Ce qu'il appelle, lui, sexualité, commence avant la relation avec l'autre sexe, et [...] concerne essentiellement les satisfactions qui sont obtenues des relations avec le corps propre, des relations du sujet avec son corps et, si l'on peut dire, des relations de ce corps avec lui-même. C'est pourquoi c'est là qu'il intègre le terme d'auto-érotisme. »

« Ce qu'il appelle ici la sexualité infantile – disons-le clairement – concerne très précisément un statut de la jouissance qui n'implique pas de façon essentielle la relation avec l'autre sexe. Et ce que nous, nous appelons jouissance, se trouve dans le texte de Freud sous le terme, qui est présent spécialement dans la seconde partie, de *Befriedigung* – la satisfaction. »

« Dans le fait donc de prendre le suçage du pouce, ou des objets qui peuvent s'y substituer, comme exemple de ce qu'il appelle les manifestations sexuelles de l'enfance, Freud marque que la pulsion n'est pas comme telle dirigée vers autrui, qu'elle est essentiellement dirigée vers le corps propre. Et il élabore une théorie très précise de la naissance de cette satisfaction pulsionnelle. »

« Le partenaire-symptôme », 1997-1998.

Cours du 25 mars 1998, « Un répartitoire sexuel », (1998), *La Cause freudienne*, n° 40, janvier 1999.

« C'est de cette comparaison imaginaire des corps que Freud a fait surgir la découverte de la castration de l'autre par l'enfant. C'est certainement un épisode de l'expérience infantile qui peut s'atteindre, être retrouvé dans l'expérience analysante, et, dans la règle, sous la forme du traumatisme.

La perception des organes génitaux de l'autre a toujours un caractère spécial et s'inscrit d'une façon qui, pour nombre de sujets, reste, dans sa primarité, indélébile. Quand on se trouve y revenir dans l'analyse, c'est volontiers un épisode qui est entouré d'un certain halo de fascination, voire même de terreur. »

p. 9.

« Cet épisode, infantile, est, si l'on veut suivre Freud dans cette voie, le principe de la déchéance de l'être féminin et, aussi bien, le principe de la menace qu'il est susceptible, cet être féminin, d'incarner, pour celui qui est propriétaire de l'organe qui fonde son unité et sa totalité. »

p. 9.

« Parler du phallus comme signifiant – une nouveauté introduite par Lacan – ne dénoue pas du tout le rapport au corps de l'un et de l'autre, ne dénoue pas le rapport au corps sexué. »

p. 10.

« Les figures de la féminité incomplètes peuvent être des figures tout à fait opposées, mais c'est le même secret qui se trahit dans leur opposition. Dans un cas comme dans l'autre, dans ce fil, elle n'atteint pas à ce qui serait l'apanage du mâle, à savoir la possession, tranquille, légitime, de ce qui lui revient »

p. 10.

« L'éthique de la juste mesure est par excellence une éthique mâle. De ce fait, ce qui occupe ce mâle, c'est de faire passer cet être en défaut ou en excès sous le joug, et même de dessiner pour cet être un joug tout spécial.

On peut regretter que soit passé le temps où l'on s'intéressait, où l'on se divertissait à prescrire dans le détail l'éducation des filles. On le fait pour tous, aujourd'hui. Mais il n'est pas sûr que ce soit absolument un progrès non plus. »

p. 11.

« Du côté homme, l'objet prend la forme du fétiche, c'est-à-dire d'un élément qui a le caractère de l'unité, de la permanence, voire de l'uniformité, c'est-à-dire qu'on peut le chercher, comme objet, dans différents supports qui se présentent. »

p. 12.

« De l'autre côté, je mettrai l'indication que Lacan donne en y situant la forme érotomaniaque, que j'écris *érotomanie*. L'érotomanie suppose que l'objet est moins objectal de ce côté droit qu'il n'est du côté gauche. C'est un objet support de l'amour. C'est pourquoi, d'emblée, Lacan le marque d'un grand A barré, qui le distingue de la compacité du petit *a*. »

p. 12.

« Le pas-tout de Lacan n'a de valeur qu'inscrit dans la structure d'infini, et non pas dans cette pauvre incomplétude que permet seulement la première référence que j'avais prise à l'avoir. Le pas-tout, à cet égard, ça n'est pas un tout amputé d'une des parties qui lui revient. Le pas-tout veut dire qu'on ne peut pas former le tout. C'est un pas-tout d'inconsistance et non pas d'incomplétude. »

p. 15.

Cours du 1^{er} avril 1998, « Un répartitoire sexuel », *op. cit.*

« Dans la polarité sexuelle, la femme freudienne apparaît particulièrement comme celle qui ne perd pas le nord. Ne pas perdre le nord veut dire avoir une boussole. La femme freudienne a une boussole. Elle vise, elle s'attache à la satisfaction et même précisément aux satisfactions les plus élémentaires, les moins sophistiquées. Dans la dialectique sexuelle, elle représente quelque chose comme le *primum vivere* – d'abord il faut vivre – et en cela, elle est toute à l'opposé de l'homme, le mâle, qui est celui qui sacrifie aux idéaux, qui apparaît comme serf de la sublimation. »

p. 18.

« Il y a aussi un tout autre portrait, tout à l'opposé, qui est celui de la femme foncièrement déboussolée, égarée, celle qui, par essence, ne sait pas ce qu'elle veut et donc, de laquelle on peut s'attendre à tout. Le sujet que ne restreint aucun interdit. Et alors que l'homme ploie sous le poids de ces interdits, le sujet qui peut, à l'occasion, faire semblant de s'y plier, mais qui conserve par devers soi une liberté souveraine, les réduisant à l'état de semblants, et donc toujours susceptible de foncer vers l'absolu – vers tel ou tel absolu – en laissant sur place les ménagements, les négociations, les compromis où le désir mâle s'englué. »

p. 20.

« la leçon du répartitoire que je proposais la dernière fois, c'est qu'il faut se référer à la structure. Il faut référer la psychologie sexuelle, si raffinée, précise qu'elle puisse paraître, aux structures de la sexuation, qui sont au-delà de la psychologie, mais qui, aussi bien, informent la psychologie sexuelle ».

p. 21.

« Ces structures que Lacan a essayé de formaliser donnent des formules des deux positions sexuelles en tant qu'elles sont séparées, distinctes. Elles ne donnent pas la formule du couple, elles donnent la formule de chaque position en tant que séparée. »

p. 21-22.

« Si l'on essaie d'en résumer l'inspiration, qu'est-ce qu'on aperçoit du côté femme ? Ce qui se présente, sous une face, comme l'incomplet, comme l'ensemble marqué d'un moins, se révèle, dans ces formules, comme l'infini. [...] Et il y a comme un effet de trompe-l'oeil. Ce qui apparaît d'un côté comme manque, se révèle de l'autre comme le sans-limite. »

p. 22.

« Côté homme, sans doute il y a le complet, l'être complet, le tout pris comme un, mais il se révèle, selon la même logique, comme l'être fini, le limité, c'est-à-dire l'être qui se pose toujours en rapport avec sa limite. Tandis que, de l'autre côté, on a un être qui n'a pas un rapport essentiel, structural, avec la limite. »

p. 22.

« Les structures de la sexuation, telles qu'elles ont été disposées par Lacan, ont été spécialement faites pour permettre d'articuler la jouissance propre à chaque sexe, c'est-à-dire, comme j'essayais de le montrer pour les vertus, indiquer la forme différente que la jouissance reçoit d'être logée dans l'une ou l'autre de ces structures. »

p. 24.

« Ces deux formes de jouissances, répartition qui recouvre l'expérience même du corps, rendent compte aussi bien des deux formes de l'amour distinguées par Lacan comme la forme fétichiste et la forme érotomaniaque ».

p. 24.

« Ce qui distingue la forme fétichiste, à cet égard – ce qui s'annonce déjà, dans le Lacan de 1960, son développement du séminaire *Encore* –, c'est un objet qui se satisfait du court-circuit de la parole. L'objet fétiche, c'est par excellence l'objet qui ne parle pas, l'objet inerte, l'objet en effet objectifié, objectalisé, et cohérent avec une exigence de jouissance qui admet que la parole reste hors jeu. »

p. 24.

« cette jouissance supplémentaire, qu'ici on écrit A barré, en fait elle a deux faces. C'est, d'un côté la jouissance du corps, en tant qu'elle n'est pas limitée à l'organe phallique. C'est une jouissance qui déborde la jouissance localisée de l'organe phallique. Mais, deuxièmement [...], c'est la jouissance de la parole ».

p. 25.

« la jouissance de la parole, qui est évidemment là dans le signifiant comme tel, est spécialement cette jouissance féminine supplémentaire. C'est exactement la jouissance érotomaniaque, au sens où c'est une jouissance qui nécessite que son objet parle. C'est en cela que c'est une jouissance qui nécessite qu'on en passe par l'amour ».

p. 25.

« Le réel dans l'expérience analytique », 1998-1999.

Cours du 7 avril 1999, « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999.

« Quand on part du signifiant, de la communication, que l'on se règle sur le mot d'esprit, l'Autre, c'est l'Autre sujet qui vous répond. C'est le lieu du code, le lieu du signifiant, celui qui entérine. Mais, lorsqu'on part de la jouissance, l'Autre, c'est l'Autre sexe. Au départ, la jouissance Une, solitaire, est foncièrement asexuée, de telle sorte que jusqu'alors, pour Lacan, le rapport à l'Autre était originaire, structural. [...] Or dans la perspective de la jouissance, le rapport à l'Autre apparaît comme problématique et comme dérivé. »

p. 28-29.

« Il n'y a pas de rapport sexuel veut dire que la jouissance relève comme telle du régime de l'Un, qu'elle est jouissance Une, tandis que la jouissance sexuelle, la jouissance du corps de l'Autre sexe, a ce privilège d'être spécifiée par une impasse, c'est-à-dire par une disjonction et par un non-rapport. [...] La jouissance comme telle [...] n'établit pas d'elle-même de rapport à l'Autre. Il n'y a pas de rapport sexuel veut dire que la jouissance est en son fond idiote et solitaire. », p. 29.

Cours du 12 mai 1999, « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000.

« Il y a une évidence du corps individuel, du corps en tant que Un, qui est une évidence d'ordre imaginaire. »

p. 8.

« S'il est licite, pour l'animal, d'identifier l'être et le corps, ce ne l'est pas pour l'espèce humaine. Cela concerne le statut du corps parlant : le corps ne relève pas de l'être mais de l'avoir. »

p. 12-13.

« On peut dire encore plus simplement que le sujet, à partir du moment où il est sujet du signifiant, ne peut s'identifier à son corps, et c'est précisément de là que procède son affection pour l'image de son corps. »

p. 13.

Cours du 19 mai 1999, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*

« Lorsque nous disons « le corps vivant », nous écartons ce corps symbolisé comme aussi bien le corps image. Ni imaginaire, ni symbolique, mais vivant, voilà le corps qui est affecté de la jouissance. »

p. 17.

Cours du 16 juin 1999, « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*

« Sans doute, nous pouvons dire que le corps offre sa matière, sa réalité au signifiant. Le paradigme du devenir signifiant du corps nous a été donné par Lacan dans sa construction du phallus. C'est spécialement à propos de cette partie du corps qu'il nous dessine ce qui est

resté pour nous un repère, le passage au signifiant. Voilà, comme pénis, une partie qui appartient à la réalité du corps qui est susceptible d'une phénoménologie naïve où, dans cette réalité du corps, il s'isole organiquement. Il apparaît même comme plaqué sur le corps, comme amovible ; il est l'évidence de son unité. »

p. 56.

« Illuminations profanes », 2005-2006.

Cours du 9 novembre 2005, « Illuminations profanes », *La Cause Freudienne*, n° 62, janvier 2006.

« Le parlêtre est le sujet devenu durée et s'inscrivant comme Un du corps. Ce qui lui donne son assise dans le Lacan numéro 1, c'est le rapport du sujet barré avec petit *a*. La précipitation autour de $\$$ ouvre la place du corps. L'homme a un corps, on ne peut pas le dire du sujet barré. L'homme parle avec son corps et, dit Lacan, "il parlêtre de nature" – le mot *nature* étant bien fait pour amener que, ce faisant, il se dénature. »

p. 95.

Cours du 26 avril 2006, « Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, n° 66, 2007.

« Ce qui est important, dans les développements de Lacan sur le phallus, c'est que cet élément est unique, unique comme référence pour l'homme et pour la femme, mais unique comme ambocepteur. Quand on aborde les objets *a*, cette notion d'unicité tombe, et d'ailleurs disparaît et s'efface dans la suite de la réflexion de Lacan. [...] il n'y a pas un seul terme qui est ambocepteur mais quatre. »

p. 72.

« Il [Lacan] fait tomber de son trône le phallus, marquant au contraire à quel point il est insuffisant à ordonner le registre des deux sexes et est "hors système". »

p. 73.

« Lacan commence aussi à éprouver les résonances de sa lyre, à énoncer "il n'y a pas de rapport sexuel", qu'on ne trouve certes pas encore là mis en place, mais c'est la leçon qu'il tire pour lui-même de la chute du phallus comme signifiant de la jouissance. [...] C'est pourquoi se bâtissent les systèmes qui permettent d'indiquer explicitement à chacun à quelle place il a à se mettre et, en effet, la peur que cela peut donner à certains, surtout aux psychanalystes, qu'aujourd'hui, la culture soit moins prodigue et moins cohérente dans les rôles qu'elle affecte aux uns et aux autres. »

p. 73.

Cours du 3 mai 2006, « Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *op. cit.*

« Ce que Lacan appelle "le paraître qui se substitue à l'avoir". [...] Il donne le la de chacune des deux façons de faire : côté mâle, le sujet protège son avoir, et, côté féminin, il masque le manque-à-avoir. »

p. 77.

Cours du 10 mai 2006, « Une lecture du Séminaire D'un Autre à l'autre », op. cit.

« Ce que vise Lacan ici, c'est [...] une jouissance [qui] fait intrusion de façon positive. L'exemple qui est derrière, c'est celui du petit Hans qui commence à faire l'expérience énigmatique de la jouissance, de l'érection, et cette jouissance fait intrusion et oblige au remaniement d'un monde de significations. La jouissance phallique qui est en attente se trouve en quelque sorte déclenchée à un moment donné, et donc mise en action. »

p. 85.

« au moment même où s'enclenche la jouissance positivée, le sujet tombe explicitement sous la dépendance du désir de l'Autre. [...] là "se désigne le point d'entrée par où la structure du sujet fait drame" ».

p. 85-86.

« [Lacan] pose ainsi que c'est tout l'ordre du savoir qui est ici impliqué par ce qu'on pourrait appeler cette positivation de la jouissance. Il y a une jouissance positivée, qui en même temps est une énigme, une question qui se perpétue – cela prend la forme d'objet a –, et le désir de savoir s'enclenche sur cette base-là. »

p. 87.

Cours du 17 mai 2006, « Une lecture du séminaire D'un Autre à l'autre », La Cause freudienne, n° 67, 2007.

« la jouissance érotique est spécialement avant tout la jouissance autoérotique, telle celle qui fait intrusion pour le petit Hans »,

p. 100.

« Si le sujet surgit par rapport à la jouissance indicible, on ne peut pas écrire d'emblée le sujet, mais un x dans son rapport à la jouissance, d'où surgit un sujet, qui se trouve pris dans la relation signifiante S1-S2. »

p. 101.

« Le trou du traumatisme est là, qui est la seule définition que l'on puisse donner du sujet à cette place, dans la mesure où il n'y a pas de sujet de la jouissance au niveau de ce rapport primitif. C'est pourquoi on ne peut désigner le sujet de la jouissance que dans le trou, dans le manque de la subjectivité. Sauf que *manque* est déjà trop dire, puisqu'il n'y a pas encore les symboles pour marquer les places qui permettent de dire manque. »

p. 102.

« Cette clinique prend son départ, très classiquement, de l'hystérie et de l'obsession rapportées aux positions masculine et féminine. C'est à la fois la reprise d'un schéma que Lacan avait exploité dès son premier enseignement, et en même temps le moment où se prend, d'une façon qui n'est pas complètement explicitée, l'aiguillage qui le conduira à sa thèse "Il n'y a pas de rapport sexuel", et aux formules de la sexuation, à quoi il donnera une forme écrite dans "L'étourdit". D'abord l'homme et la femme. La notion, en effet, qu'il y a une position propre à chacun des sexes. »

p. 103-104.

« “Il n’y a pas de rapport sexuel” [...] Lacan obtient cette formule à partir de l’opposition entre la jouissance et le vivant. La chose freudienne, comme la vérité – c’est la même chose –, “a pour propriété d’être asexuée”, tandis que le vivant – le vivant qui habite le langage – “a, lui, fonction et position sexuelles”. C’est de l’opposition entre la sexuation, la sexualité, le caractère non marqué par la différence sexuelle de la jouissance comme telle, c’est du contraste entre la jouissance comme telle et une biologie – même une psychobiologie, puisqu’il n’y a pas seulement fonction sexuelle, mais position –, que Lacan dit : il est bien forcé en conséquence qu’il n’y ait pas de rapport sexuel, au sens d’une relation logiquement définissable entre le signe du mâle et celui de la femelle. »

p. 105.

Cours du 24 mai 2006, « Une lecture du séminaire *D’un Autre à l’autre* », *op. cit.*

« Même si Lacan a essayé par la suite d’aller au-delà de la typologie du rôle concernant l’homme et la femme, il reste que les indications qu’il avait pu donner dans “La signification du phallus” sur la nécessité d’une comédie des sexes – l’assomption de son sexe ne va jamais sans comédie – restent valables. Ce n’est donc pas minorer cette observation que de dire qu’il s’agit de rôle puisqu’on ne peut pas se défaire du rôle dans la relation des sexes. »

p. 111.

« Le tout dernier enseignement de Lacan », 2006-2007

Cours du 2 mai 2007

« Lacan peut dire à la fois le rapport sexuel il n’y en a pas, tout ce qui serait rapport sexuel, c’est un ensemble vide et en même temps dire : il y a rapport sexuel entre les parents et les enfants, ou il y a rapport sexuel entre trois générations, par quoi il faut entendre sans doute ceux qui vous ont appris la langue, ceux à partir desquels vous avez appris la langue, plus le surmoi qu’ils vous ont véhiculé ainsi, le dépôt, le dépôt de culture, le bouillon de culture qu’ils vous ont fait boire.

Et, en effet, d’un côté il n’y a pas de rapport sexuel mais de l’autre il y a tout de même l’Œdipe, c’est-à-dire il y a quand même un objet sexuel avec lequel il y a rapport sexuel, la mère, et il y a quand même quelqu’un qui fait obstacle, quelque chose. »

« L’Un-tout-seul », 2010-2011.

Cours du 9 février 2011

« Précisément l’image du corps, le corps en tant que supporté par la représentation, est la source éminente, l’objet de satisfaction, l’objet de contemplation, l’objet d’une extrême complaisance où se dénote que là est la jouissance. Et c’est parfaitement clair, en particulier quand Lacan traite du cas Schreiber où, en effet, la jouissance s’étale comme imaginaire.

L'idée de lui féminisé et entouré d'objet supposés féminins est pour lui la source vive de la satisfaction la plus extrême, qui s'est déjà annoncée dans le fantasme sous une forme très pure : *qu'il serait beau d'être une femme* et l'exaltation du beau est là pour soutenir la référence faite de la jouissance à l'imaginaire. »

« Dans *Analyse finie et infinie*, Freud indique sur quoi lui semble atterrir la terminaison de l'analyse et c'est sur quelque chose qui est commun aux deux sexes mais qui a des formes d'expression différentes chez chacun – *Eindruckform* – différentes. Chez la femme le *Penisneid*, la nostalgie d'avoir le pénis, d'avoir l'organe génital masculin – et dieu sait qu'on lui a reproché ce diagnostic – et chez l'homme *Das Streben* – [...] la rébellion contre la passivité induite par un autre homme. »

« Le facteur commun qu'il dégage, c'est ce qu'on traduit comme aspiration à la virilité, *Das streben nach Männlichkeit*. [...] Il s'agirait de faire en sorte que pour l'homme, le fait de suivre un autre homme n'ait pas la signification de la castration, n'ait pas la *Bedeutung* de la castration. »

« À propos du *Penisneid* comme du refus de la féminité, [Freud] dit que ce sont deux thèmes, ce sont deux éléments, mais à le lire de près, je n'ai pas trouvé où il disait où ça se situait dans l'appareil psychique. Alors que pour Lacan, il n'y a pas d'ambiguïté, ça se situe sur la scène du fantasme, ça tient à l'élévation fantasmatique du phallus. »

« Il a donc l'idée qu'on peut destituer le sujet de son fantasme phallique, et qu'on peut, si je peux encore imaginer ça plus simplement, lui faire dire oui à la féminité, on peut le faire renoncer à ce refus de la féminité qui affecte l'être parlant, pas simplement l'homme. Et d'ailleurs, le meilleur exemple aux yeux de Lacan, c'est le psychanalyste lui-même. »

« Je pense que le phénomène le plus profond, c'est l'aspiration contemporaine à la féminité. Et les résistances, et le désordre, et le délire et la rage dans laquelle ça plonge les tenants de l'ordre androcentrique, ce à quoi les grandes fractures auxquelles on assiste entre l'ordre ancien et l'ordre nouveau, ça se déchiffre quand même, au moins pour une part, comme l'ordre viril reculant devant la protestation féminine. »

« Et c'est précisément parce que Lacan a pu passer au-delà de la problématique de l'interdiction qu'il a pu dégager comme telle la jouissance féminine, c'est-à-dire ne plus la centrer sur le *Penisneid*, qui était par excellence une fonction négative. Ce que Lacan appelle cette jouissance spéciale qui est réservée à la femme, c'est précisément la part qui existe sans subir l'interdiction, qui n'est pas prise dans le système interdiction – récupération et son *Aufhebung* [qui] consiste à dire, finalement : un enfant, c'est encore mieux que l'organe qui vous manque. Une fois qu'on a introduit l'amour maternel dans cette partie, tout se suit : la famille, la société, la religion, et ça efface ce qui, de la féminité, résiste précisément à la logique de l'*Aufhebung*, à la logique de la dialectique de perdre pour retrouver. »

Cours du 2 mars 2011, « La jouissance féminine n'est-elle pas la jouissance comme telle ? », *Quarto*, n° 122, juillet 2019.

« Qu'entend-on en reprenant ces termes de jouissance féminine, sinon que son régime est foncièrement distinct de la jouissance chez le mâle ? Serait-ce donc un binarisme – la femme aura la jouissance féminine, l'homme la jouissance masculine, et on les distingue en les comparant ? Eh bien, non ! Si Lacan a d'abord cerné le propre de la jouissance féminine par rapport à celle de l'homme – dans la suite des Séminaires XVIII, XIX et XX, et dans son écrit "L'étourdit" –, il n'en est pas resté là. Ce qu'il a entrevu par le biais de la jouissance féminine, il l'a généralisé jusqu'à en faire le régime de la jouissance même. Jusqu'alors dans l'analyse, le régime de la jouissance n'avait été pensé qu'à partir du masculin, et ce qui ouvre son tout dernier enseignement, c'est la jouissance féminine conçue comme principe du régime de la jouissance comme telle. »

p. 11.

É. LAURENT

Textes

« Clinique de la sexuation », *L'Âne*, n° 1, Navarin, avril-mai 1981.

« Tout *infans* est à l'origine femme, femme d'avant la sexuation. La *core-gender-identity* est aussi une "*corps-gender-identity*". Il ne faut pas se tromper : le corps premier, féminisé, hors sexe, devra être refoulé dans les deux sexes. Simplement, pour les femmes, il est moins important que ce travail ne soit qu'imparfaitement réussi, puisque ce corps premier convient à leur sexuation seconde. »

p. 23.

« Les deux sexes et l'Autre jouissance », *La Cause freudienne*, n° 24, juin 1993.

« l'homme et la femme sont du même côté, séparés de l'Autre jouissance. Ils n'ont en commun qu'une seule espèce de jouissance : la jouissance phallique. Quant à l'Autre ils y ont un accès différent, qui les répartit sans recours en deux espèces. C'est là l'obstacle à ce que la dimension culturelle du *gender* vienne totalement recouvrir la sexuation ».

p. 3.

« le retour à Freud est un retour à la considération de la sexualité féminine et une exhortation des psychanalystes à tenir leur place dans le débat qui est un des plus importants pour notre civilisation : celui qui porte sur le sexe. Il fit apercevoir que la place du simulacre phallique dans la théorie de Freud doit être saisie à partir d'une théorie générale du symbole telle que la linguistique moderne la promeut. Le caractère saillant du pénis, l'imaginaire de son détachement ne l'introduisent pas pour autant dans la même série que le sein et les *faeces*, eux aussi détachables. Il tente d'indiquer l'identité sexuelle, il y échoue et n'indique que les difficultés de la sexuation et l'impossibilité de l'identification de la jouissance sous un symbole ou un signifiant unique ».

p. 4.

« Le problème n'est pas de savoir si l'égalité des sexes devant la loi naturelle suppose que les filles aient une connaissance précoce de la cavité vaginale supposée moins facile d'accès masturbatoire que le "fait-pipi" masculin. Il s'agit d'affirmer que l'expérience psychanalytique témoigne de ce qu'il y a deux espèces de jouissance qui viennent au sujet, et deux seulement qui peuvent qualifier le sexe. D'abord celle de l'organe masculin, marqué par le Un : "l'aile du désir toujours trop tôt retombe". Ensuite, plus familière aux femmes, une jouissance qui est toujours apparue plus diffuse, moins localisée dans l'organe, par là

même moins soumise à la retombée, susceptible d'être multiple, enveloppante pour le sujet. A suivre Lacan, Freud veut dire qu'il y a une jouissance phallique commune aux deux sexes et un représentant de celle-ci commun aux deux sexes dans un organe simulacre. Il reste une jouissance Autre, au-delà de l'organe, qui ne s'accommode pas de l'aliénation au symbole. »

p. 4.

« Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, juin 1993.

« Déduire l'être d'une position subjective à partir d'un manque est une opération qui s'impose du discours psychanalytique [...] Tout un courant de penseurs français [...] s'intéressaient à situer le sujet à partir d'une négativité en acte et saisissaient la pulsion de mort freudienne dans cette perspective. Lacan renouvelle la perspective en inscrivant la jouissance féminine dans cet horizon. Il le fait d'abord à partir d'une position extrême : la psychose dans laquelle il précise que là et là seulement *La* femme existe. Il fait valoir dans le cas du Président Schreber que "la divination de l'inconscient a très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes". »

p. 108.

« Il y a pour le sujet féminin dans l'amour une zone qui peut se présenter comme une sorte de plaque tournante où le sujet s'avance toujours plus loin dans "donner tout à l'être aimé", sur une voie où le sujet essaie au nom de l'amour, de transformer son avoir en être : "tout donner pour être tout". A s'avancer dans cette voie, il se produit inexplicablement une bascule. Le sujet s'aperçoit qu'il n'est plus rien pour l'autre, qu'il est déchet malmené, qu'il se retrouve vide. »

p. 109.

« Entre le soi-disant masochisme féminin et l'homosexualité délirante de *La* femme schreberienne, ce qu'il y a de commun est la mise en avant d'une logique du tout. »

p. 109.

« C'est une fausse solution car ce dont il s'agit dans la vérité de la position féminine c'est d'être non pas cet élément ubiquitaire mais d'être Autre pour un homme qui se situe, lui, à partir du trait phallique. "Être la femme qui manque à tous les hommes" est une solution psychotique car elle est posée en termes universels : il s'agit en fait d'être l'Autre de l'Autre. C'est la solution qui consiste, n'ayant pas trouvé de représentant dans le système symbolique, à s'en faire la substance. De ce discours parlé par les hommes, de cette signification phallique incompréhensible qui circule, le sujet s'en fait le destinataire absolu, la jouissance qui manque au système. C'est le point où se recouvrent les définitions du sujet psychotique comme "maître dans la cité des mots" et comme "réceptacle, lieu" de la jouissance qui dans le cas névrotique manque et n'est présente que symbolisée par le

phallus. Hors de la psychose, il ne s'agit pas pour le sujet de s'affronter au discours universel, il s'agit d'être Autre pour un homme, prélevé dans l'ensemble dénombrable des hommes. »
p. 109.

« Que la femme devienne Autre signale qu'elle se divise par sa propre jouissance entre une partie qui relève de la jouissance phallique et une autre dimension extatique »,
p. 109.

« C'est l'indication que donne Lacan lorsqu'il précise la chicane particulière de l'accès à l'Autre du phallus chez l'être parlant qui n'a rien à voir avec la fausse symétrie "naturelle" de la différence des sexes : "L'altérité du sexe se dénature... L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui" ».
p. 109.

« Le petit Hans et son "fait-pipi" », *La Cause freudienne*, n° 64, oct. 2006.

« Il [Freud] considérera ce petit garçon comme une sorte de théoricien de la sexualité, un chercheur prenant pour objet sa propre sexualité, ce que nous sommes tous, adultes et enfants. En effet, chacun cherche à se débrouiller de sa sexualité en élaborant un certain nombre de théories sur ce qui lui arrive. »
p. 28.

« En laissant libre cours à la parole du garçon sur ce sujet, Freud prend position par rapport à l'éducation de l'époque, très centrée sur l'interdiction de l'onanisme ; il s'agissait de pourchasser chez les enfants les méfaits de la masturbation. »
p. 28.

« Dans ce cas-là, la menace de castration n'est pas portée par le père mais donnée par la mère. Freud notera que c'est par cette menace maternelle directement formulée que l'enfant est introduit au complexe de castration, cause de sa névrose. À l'époque, Freud n'a pas encore l'idée que la castration est une épreuve par laquelle chacun doit passer. Il a plutôt l'idée que seuls les névrosés, en sont atteints, sont confrontés à cette menace-là. Il n'aura de cesse de réinterpréter la place exacte de la castration afin de parvenir à lui donner un statut systématique, structural. »
p. 28.

« Il est nécessaire de distinguer les deux choses : la menace de la mère – "on va te la couper" – et la naissance de la sœur qui vient juste après. Pour Hans, ce sont deux événements qu'il va falloir faire tenir ensemble : à quoi sert donc le "fait-pipi" dans l'engendrement des enfants et comment lui est-il possible de supporter ce que veut dire la naissance de la sœur ? »
p. 29.

« Freud, en 1905, fait paraître ses *Trois essais sur la sexualité*. Il y montre comment ces perversions, à l'occasion terribles, cliniquement observées chez des adultes dans les conditions de médecine légale, existent comme possibilités chez chacun. Elles existent chez l'enfant dans un état volatile, non fixé, labile. »

p. 29.

« Interview », in Le Fustec C., Marret S., *La Fabrique du genre*, PUR [en ligne], 2008.

« Ce qui est propre à l'argument de Lacan est de situer la différence des sexes comme ce qui "ne cesse pas de ne pas s'écrire", laissant la place à la fois à la contingence des rencontres de jouissance et au foisonnement des normes qui ne cessent de se déplacer pour tenir compte des tentatives sociales d'inscription de nouvelles relations, de nouvelles constructions sociales d'idéaux marqués dans nos sociétés par le nouvel idéal du "ton corps est à toi" introduit par le libéralisme. C'est à méconnaître ce versant de l'enseignement de Lacan que s'origine le malentendu, voire l'opposition de ceux qui craignent qu'au nom de la psychanalyse, on maintienne hors délibération démocratique la façon dont le non-rapport ne pourra s'inscrire dans les normes qui ne cessent de se renouveler. »

p. 333.

« Loin de l'idéologie œdipienne du familialisme délirant, la psychanalyse lacanienne tient que les deux sexuations de l'homme et de la femme ne sont pas définies à partir d'idéaux mais à partir du réel de la distribution de la jouissance dans le corps sexué. »

p. 334-335.

« Certains peuvent rêver à un monde précœdipien, mais, en fait, nous vivons tous dans un monde post-œdipien dans lequel co-existent l'amour névrotique pour le père, la perversion paternelle et le rejet plus ou moins généralisé des pères. Ce monde peut être défini par son incroyance envers le père, mais il est défini, après coup, par son rapport à la garantie paternelle. Il est sans garantie, mais il a des impossibles. »

p. 335.

« La communauté identificatoire dans laquelle se poursuit la quête de la jouissance peut fonctionner comme fondement imaginaire d'une néo-garantie symbolique. Elle laisse intact le point de réel, l'impossible comme tel que cette quête trouve une reconnaissance, une inscription dans le discours comme tel. Le sujet est soumis à ce trou dans l'univers du sens sexuel dans lequel il veut vivre. »

p. 335.

« Protéger l'enfant du délire familial », *La petite Girafe*, n° 29, avril 2009.

« Auparavant, la famille reposait sur le mariage entre un homme et une femme. Actuellement, avec le bouleversement généralisé du genre, qui sait exactement ce qu'est un homme ou une femme ? Dans les couples unisexes, comment être sûr que l'autre est du

même sexe ? La position *queer* consiste à considérer que la répartition par le sexe est une construction sociale, rendant ainsi caduque cet universel, à partir de quoi il n’y a plus de certitude. »

p. 5.

« Ainsi, l’hypermodernité agit sur les signifiants de ce que fut la famille, comme dans tous les domaines de la culture, et révèle le caractère de fiction des liens familiaux et sociaux. Comme le capitalisme, elle a une fonction de destruction : elle détruit la tradition et fait proliférer une nuée de formes nouvelles et de liens, fragiles de ne pas être solidifiés par le temps. »

p. 6.

« Tant du côté des fictions juridiques que du côté fictions scientifiques, il ne pourra jamais être rendu compte du point de réel qui constitue l’origine subjective de chacun : la malformation du désir dont il provient. Non la malformation génétique mais la malformation de la rencontre ratée entre les désirs qui l’ont propulsé dans le monde. »

p. 7.

« Le ratage, dans sa particularité, de la rencontre les sexes – et peu importe qu’il s’agisse de deux partenaires de même sexe – et du désir d’enfant, restera celui de la rencontre du parapluie et de la machine à coudre sur la table de dissection... Qui pourra prétendre savoir de quelle bizarrerie de la jouissance il est issu ? »

p. 7.

« L’enfant, le reste ? », *La petite Girafe*, n° 33, juin 2011.

« Autant l’enfant rate l’idéal, autant il devient un objet, un produit, du simple fait de son existence, et son statut d’objet produit va au-delà de la famille, car ce que l’idéal parental met au jour, c’est que la famille elle-même est un résidu. D’une part, l’enfant reste pris dans le résidu familial, d’autre part, comme objet produit, il rejoint le statut de l’humanité post-industrielle qui définit l’homme comme machine. »

p. 8.

« Dans cette dimension, l’enfant rejoint “l’homme, capital humain”. Il est certainement le plus précieux, car il est un capital passionnel. »

p. 9.

« Dans les sociétés totalitaires, l’enfant est soumis à d’autres politiques délirantes dont les résultats sont à attendre après coup, comme la politique de l’enfant unique en Chine où actuellement 57 % enfants sont des hommes – il manque plus de 600 000 femmes selon le *sex ratio* normal, qui ont été tuées par avortement ou infanticide, et qui disparaissent des comptes. »

p. 10.

« Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause du désir*, n° 104, Navarin, mars 2020.

« Dire que ce n'est que du côté des femmes que le sexe vient à l'être parlant, c'est se dégager de l'identification de la libido et du phallus pour affirmer que le sexe comme tel, ce n'est rien d'autre que le maintien de cet écart entre la jouissance obtenue d'une femme, son ex-sistence, et l'impossibilité de définir l'essence du féminin, *La femme*. C'est dans cette perspective qu'il en vient à définir l'être sexué dans une performance, dans un sens très différent de celui de Judith Butler : "L'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres" »

p. 114.

« La chicane des sexes au niveau du signifiant s'établit par le rapport au signifiant phallique, ce que Lacan appelle le point de mythe du rapport des sexes, jouant sur le fait que si le complexe d'Œdipe est un mythe, le complexe de castration n'en est pas un. »

p. 118.

« Le phallus était pour Freud une solution. Il y avait le phallus pour répondre au visible du sexe, et le *Penisneid* faisait le reste pour la copule. Par contre, pour Lacan, le phallus fait obstacle. »

p. 118.

« L'expérience du sexe comme tel ne se fait qu'au point où manque la représentation, qu'au point où le sujet ne peut en dire autre chose que : ça s'éprouve. Du silence central des femmes sur leur jouissance, Lacan a fait clarté et positivité. Elle est expérience du sexe comme tel. Sinon, ce qui s'éprouve, c'est la jouissance de l'organe, phallique spécialement. Les différentes jouissances qui peuvent être recherchées sont des expériences, des expérimentations sur l'opposition radicale entre jouissance sexué et jouissance de l'organe. Toutes sortes de conduites sexuelles sont en effet possibles. Ce sont autant de témoignages des rencontres avec l'impossible. »

p. 119.